

# REGINA SARPI

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

LOUIS DENAYROUZE ET GEORGES OHNET



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

11739e40

# REGINA SARPI.

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-HISTORIQUE

le 4 décembre 1875

## PERSONNAGES

LUIGI BERGA .....	MONTAL.
DE BREVANNES .....	MAURICE SIMON.
LE DOCTEUR AUBERTIN.....	REYES.
MATTEO TEVERANO.....	COULOMBIER.
BAPTISTE.....	LACORDE.
BERNARDO TEVERANO.....	DONATO.
MICHAËLE.....	FRANÇOIS.
TOMASO.....	BEZEVILLE.
GERONIMO.....	JOUANNY.
UN BANDIT.....	BRANCHE.
ANGELINO.....	M <sup>mes</sup> MARIE LAURENT.
ANDREA TEVERANO.....	RAFAËL-FÉLIX.
DOMENICA.....	LASCONI.

BANDITS, BERGERS, GENS DU VILLAGE.

La pièce se passe en Corse, de nos jours.

S'adresser pour la musique à M. Alexandre Artus, et pour la mise en scène à MM. Thiéry et Masson.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur.



# REGINA SARPI

---

## ACTE PREMIER

---

Une salle de la maison des Teverano. — Porte vitrée au fond, donnant sur un jardin.  
Porte à droite donnant dans la chambre d'Andrea. — Porte à gauche donnant sur  
la cour de la ferme. — Au premier plan à gauche, une large table en bois sculpté.  
— Bahuts chargés de vaisselle au fond. — Escabeaux et fauteuils à haut dossier.  
Intérieur de riche fermier.

### SCÈNE PREMIÈRE

DOMENICA, BAPTISTE.

BAPTISTE, il entre par le fond. — Costume de petite livrée parisienne.

Bonsoir, Domenica... Peut-on vous donner un coup de main ?

DOMENICA.

Pour le moment, merci, mais tout à l'heure, quand tout le monde arrivera, ce ne sera pas de refus.

BAPTISTE.

On va faire une fameuse fête, hein ?

DOMENICA.

Il y a bien de quoi.

BAPTISTE.

C'est mademoiselle Andrea qui doit être contente de voir son père acquitté.

DOMENICA.

Elle n'avait jamais douté du résultat. Mieux que personne elle savait que son père n'était pas coupable.

BAPTISTE.

Alors, c'est bien vrai que c'est Bernardo, le neveu de votre maître, qui seul a fait le coup ?

DOMENICA.

Si vous voulez le savoir, allez le lui demander, à lui.

BAPTISTE.

Où ça ?

DOMENICA, riant.

Là-haut, dans le mâquis.

BAPTISTE.

Bien ! bien ! riez ! Mon maître finira bien par lui mettre la main dessus.

DOMENICA.

Votre maître ?

BAPTISTE.

Oui, mon maître, monsieur de Brevannes !... Car il faut que nous venions de Paris pour arranger vos affaires !... Il paraît que vous en faites de belles ici !... La justice est obligée de s'en mêler, et monsieur est chargé de faire une enquête.

DOMENICA.

Une enquête, sur quoi ?

BAPTISTE.

Sur la recrudescence des délits et des crimes... Soyez tranquille, votre Bernardo... il saura bien le dénicher.

DOMENICA.

Bah ! Les merles de Corse volent plus haut que les étourneaux du continent.

BAPTISTE.

En attendant, on lui a envoyé des pleins pouvoirs et des gendarmes. Ça n'est pas trop tôt, mais enfin, il va pouvoir réaliser son rêve.

DOMENICA.

Qui est ?

BAPTISTE.

De faire régner un peu de tranquillité dans le pays.

DOMENICA.

Moi qui croyais qu'il n'était ici que pour se soigner chez le docteur... Qu'il se mêle donc de ce qui le regarde.

BAPTISTE.

Dame ! Il me semble que son métier est précisément..

DOMENICA.

Possible ! Mais Bernardo a plus fait pour le repos du pays en trois secondes que tous les magistrats et tous les gendarmes du monde n'en pourraient faire en dix ans.

BAPTISTE.

Ah bien ! Le procédé est joli ! Vous voulez que la paix règne quelque part ! V'li ! v'an ! C'est bientôt fait et c'est joliment commode. Votre monsieur Bernardo ne songe pas à prendre un brevet d'invention ?

DOMENICA.

Ecoutez. Voilà cent ans et plus que les Teverano et les Sarpi s'exterminent de père en fils. Les Teverano ont fini par avoir le dessus. Il ne reste plus aucun homme du nom de Sarpi. Savez-vous ce que devrait se dire votre maître, s'il connaissait un peu mieux le pays ? Le dernier des Sarpi a été tué ; tant pis pour lui, mais tant mieux pour le village... Morte la bête, mort le venin. Voilà une bonne vendetta finie. Le pays va être tranquille.

BAPTISTE.

Quelle théorie ! Et dans la bouche d'une femme encore !

DOMENICA.

C'est qu'ici les femmes ont du sang dans les veines !

BAPTISTE, voulant lui prendre la taille.

Et du beau !

DOMENICA, tirant de ses cheveux un petit poignard d'argent.

Doucement ! Dans notre pays, les bijoux piquent ! Et tenez, si Regina Sarpi, la fille du mort, n'avait pas quitté le pays depuis longtemps, je n'oserais pas dire que tout est terminé.

BAPTISTE.

Ah ! il y a une fille... Qu'est-ce qu'elle est donc devenue ?

## REGINA SARPI

DOMENICA.

Qui le sait ? Quand les filles partent comme cette Regina, elles n'ont pas l'habitude de dire où elles vont.

BAPTISTE.

Tiens ! tiens ! Je ferais une histoire d'amour... Contez-moi ça, ma bonne Domenica.

Où entend crier au loin : Vive Matteo Teverano !

DOMENICA.

J'ai autre chose à faire qu'à bavarder... Tenez, allez-vous en... Les voici qui arrivent. Vous me faites perdre mon temps et vous n'êtes bon à rien.

BAPTISTE.

Par exemple ! Si vous mettiez mes talents à l'épreuve, au moins. Faut-il aller à la cave ? Vous verrez si je sais tirer le vin.

DOMENICA.

Et le boire, donc !

BAPTISTE, grave comme un magistrat.

Domenica ! Vous m'attaquez dans ma dignité professionnelle... Puisqu'il en est ainsi, je vous laisse et vais prévenir monsieur de l'arrivée de votre maître.

Il sort par le fond à gauche.

## SCÈNE II

DOMENICA, MATTEO, ANGELINO, MICHAELE,  
SERVITEURS armés, portant des branches vertes dans le canon de leur fusil.

— Acclamations nouvelles.

MATTEO, costume corsé.

Merci, mes amis, merci... Bonjour, ma bonne Domenica  
Mais où est donc Andrea ?

ANDREA, entrant par la droite et se jetant dans les bras de Matteo.  
Mon père !

Nouveaux vivats.

MATTEO.

Allons, mes braves, à tout à l'heure. Domenica, c'est jour de réjouissance... On a, je pense, préparé à souper pour tout le monde?

DOMENICA.

Oui, maître; la table est servie à la ferme.

MATTEO.

Vous entendez, mes amis. Allez! Et qu'on boive à la santé des Teverano.

MICHAËLE.

Maître, est-ce que nous n'aurons pas le récit de ce qui s'est passé au tribunal?

MATTEO.

Sois tranquille! Je viendrai vous voir pendant le souper.

MICHAËLE.

A la bonne heure... Allons! Un dernier vivat pour Matteo Teverano.

TOUS, moins Angelino.

Vive Matteo Teverano!

Ils sortent.

### SCÈNE III

LES MÊMES, moins le CORTÈGE.

Angelino est resté au fond à droite, accoudé près de la fenêtre, absorbé par ses pensées et regardant la mer.

DOMENICA, sortant et voyant Angelino.

Eh bien! que fais-tu là, les yeux perdus dans le vide? Est-ce que tu ne vas pas boire et chanter avec les autres?

ANGELINO, après un silence.

Non! je n'aime pas boire et je n'ai pas envie de chanter.

ANDREA, s'éloignant un peu de son père.

Qu'y a-t-il?



DOMENICA.

Rien... Je renvoie Angelino qui dormait là tout éveillé, suivant son habitude.

Elle sort par la gauche.

ANDREA, doucement.

Allez rejoindre vos camarades, Angelino, et tâchez de vous divertir comme eux... N'aurez-vous donc jamais un instant de gaité?

ANGELINO, avec un accent profond.

Oh! que si! Mais je choisirai mon heure.

Il sort par le fond.

## SCÈNE IV

ANDREA, MATTEO, puis DOMENICA, allant et venant.

MATTEO.

Qui est ce garçon? Je ne l'ai jamais vu à la ferme.

ANDREA.

Un malheureux que j'ai trouvé un soir mourant de fatigue à notre porte. J'étais moi-même malheureuse, mon père : votre sort n'était pas fixé. Je me suis dit qu'une bonne action nous porterait bonheur... et je l'ai accueilli.

MATTEO.

Tu as bien fait, mon enfant, comme toujours... Et à quoi l'occupe-t-on?

ANDREA.

Il garde les chèvres.

Matteo remonte.

DOMENICA, s'avançant.

On peut bien dire qu'elles se gardent toutes seules!... Allez, Andrea, vous avez bien tort de vous intéresser à ce garçon-là: C'est un petit vagabond plus sauvage et plus capricieux que ses bêtes... Tout le jour, il est dans les rochers... Toutes ses soirées, il les passe seul, à regarder avec ses grands yeux luisants la lune et les étoiles, perdu dans un coin et chantonnant comme un grillon.

ANDREA.

Domenica, il faut être bonne pour ce pauvre garçon... Il est plus faible que les autres...

DOMENICA.

Alors, il devrait être content de son sort. Pourquoi est-il toujours seul, fuyant les amusements des autres? Tenez, Andrea, ce visage blême ne me revient pas.

ANDREA.

Tu vois qu'il faut que je le protège doublement.

DOMENICA, regardant au fond.

Voici déjà vos amis qui vous arrivent... C'est monsieur de Brevannes!

## SCÈNE V

MATTEO, DE BREVANNES.

DE BREVANNES, entrant par le fond, costume de perisien en voyage.

Où est-il? où est-il? Que je le félicite cet agneau sans tache!

Il serre la main de Matteo et salue Andrea qui sort par la gauche suivi de Domenica.

MATTEO.

Eh bien! Oui, mon ami, me voilà hors d'affaire! C'est heureux! Ils n'ont pas l'air commode les juges de Bastia.

DE BREVANNES.

Ah! ah! Les débats ont été chauds, à ce qu'il paraît?

MATTEO.

Ne m'en parlez pas! Mon affaire servait aux débuts de votre nouveau procureur: il m'a traité comme le dernier des scélérats.

DE BREVANNES, se frottant les mains.

A la bonne heure!

MATTEO.

Comment! A la bonne heure!

DE BREVANNES.

Dame! vous connaissez mes principes : Tant que dans ce pays on n'aura pas fait acte de vigueur...

MATTEO, il s'assied.

Ah! Votre dada! J'espérais que vous en auriez changé pendant mon absence.

DE BREVANNES.

Moi! par exemple! Non, Matteo, je suis toujours voné à cette grande œuvre : extirper de cette île les deux terribles maux qui la désolent!

MATTEO.

Qui sont?

DE BREVANNES.

Le brigandage et la vendetta.

MATTEO.

Vous feriez mieux de vous occuper de guérir vos propres maux, à vous, avec les soins du docteur... Comment vont ces articulations?

Il se lève.

DE BREVANNES.

Ne m'en parlez pas! Ce diable d'Aubertin me condamne à une gymnastique sur ces rochers... C'est égal! (Il remue ses jambes.) Ça commence à jouer très-bien.

MATTEO.

Et le moral? Regrettons-nous toujours autant ce Paris d'où nous a exilé un oncle barbare... et millionnaire?

DE BREVANNES.

Pour cela, par exemple, pas d'amélioration. Entre nous, je crois que mon oncle et le docteur, en vieux camarades qu'ils sont, s'entendent parfaitement... Mon oncle désire que je mange encore un peu de chèvre enragée, et le docteur mesure la dose... Je commence à la trouver suffisante. Voilà déjà six mois que je suis ici... j'ai besoin de distraction, et je vais faire la chasse aux biduits.

MATTEO.

Prenez garde, mon cher ami; vous êtes le meilleur des hommes; contentez-vous de le rester, et croyez-moi, ne jouez pas avec le feu.

DE BREVANNES.

Comme vous me dites cela!

MATTEO.

Je parle en homme qui a vu ces choses de près : sérieusement De quoi allez-vous vous mêler? Devriez-vous avoir en tête, une autre préoccupation que celle d'apaiser votre oncle?

DE BREVANNES.

Tant qu'il me parlera de me faire épouser la fille de son associé, jamais! Moi, me voir bonnetier en perspective! Je suis marqué pour d'autres destinées, et puisque le sort m'a fait passer sans transition des boulevards sur cette île, j'entends laisser ici des traces de mon passage. Je poursuivrai patiemment mon entreprise, et pour commencer, en attendant mieux, je vais faire purger le maquis.

MATTEO.

Et mon neveu Bernardo qui aurait des chances pour être moins heureux que moi aux assises, que deviendra-t-il dans cette battue? Vous en êtes-vous préoccupé?

DE BREVANNES.

Dame! Je vous avertis. Je sacrifie à la fois aux devoirs de ma tâche et aux exigences de l'amitié. Prenez vos mesures pour lui faire quitter l'île.

MATTEO.

J'y songerai. Alors, vous allez faire traquer comme des fauves les deux ou trois irréguliers qui perchent dans nos rochers?

DE BREVANNES.

Voyons, franchement, mon cher Matteo, il faut bien qu'on ait la paix! Aujourd'hui c'est le brigadier dont on estropie un gendarme, demain l'huissier dont on assomme les recors; le matin, c'est la douane qui grogne; le soir, ce sont les droits réunis qui viennent gémir. Le docteur trouve cela tout naturel et même charmant... Mais moi, ces plaisanteries indigènes me gâtent mes vacances... Me voilà presque entièrement rétabli, je veux terminer ma carrière ici par un coup d'éclat. J'ai donc demandé au préfet une vingtaine de gendarmes, et l'un de ces jours nous entrerons en danse. Voilà pour le dehors... Quant à la paix du village, j'ai un autre projet...

MATTEO.

S'il ne vaut pas mieux que le premier...

DE BREVANNES.

Diable! C'est que celui-là vous intéresse directement.

MATTEO, il passe à gauche.

Voyons.

DE BREVANNES.

Ma foi, voici le docteur. Il est mieux placé que moi pour vous expliquer la combinaison.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, costume moitié bourgeois, moitié corse. Grandes gnâtres jusqu'au genou.

Ah! Mon cher Matteo!

MATTEO, lui serrant la main.

Cet excellent ami!

DE BREVANNES.

Comment! Votre main ne se dessèche pas, docteur?

MATTEO.

Et pourquoi, grands dieux!

DE BREVANNES.

Mais, mon cher ami, vous ignorez donc que votre acquittement a navré le docteur?

LE DOCTEUR.

Moi? Par exemple!

DE BREVANNES.

Oui, navré! Avouez que c'eût été une grande gloire pour le village si l'un de ses citoyens eût obtenu les honneurs de la guillotine.

LE DOCTEUR.

Vous divaguez, je pense?

DE BREVANNES.

Mais non! Mais non! Au fond, c'est à cela que vous mettez ici votre amour-propre de clocher.

LE DOCTEUR.

C'est ainsi qu'après six mois de séjour en Corse vous êtes renseigné sur le pays?

DE BREVANNES.

Faites donc le bon apôtre! Vous avez beau vous en défendre, docteur, vous êtes, vous, un Corse corsicant, un pur dilettante des nobles jeux du stylet et du tromblon.

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, il faut bien subir ce qu'on ne peut empêcher.

DE BREVANNES.

D'accord. Mais de là à favoriser comme vous le faites ce genre de sport national. Encourager l'assassinat, docteur! C'est bien assez pourtant, que par profession, vous en commettiez de temps en temps quelques-uns, pour votre propre compte.

LE DOCTEUR.

A qui en avez-vous donc aujourd'hui?

DE BREVANNES.

Vous le voyez bien, à vous... Vous paralysez tous mes efforts par votre coupable faiblesse. Est-ce croyable ce que l'on m'a conté?

LE DOCTEUR.

Quoi donc?

DE BREVANNES.

Est-il vrai que vous ayez été tous ces temps derniers soigner un bandit dans la montagne?

LE DOCTEUR.

Parfaitement. Le pauvre diable avait une balle dans la cuisse.

DE BREVANNES.

Parfait! Il est l'Esculape de la bande!

LE DOCTEUR.

Eh! mon cher, je ne sais pas faire comme vous des dis-

tinctions subtiles!... Et quand on réclame mes soins, je ne m'occupe pas de savoir si j'ai affaire à un honnête homme ou à un coquin... Je vois un malade ou un blessé, et cela me suffit.

DE BREVANNES.

Très-bien! C'est plein d'humanité!... Mais il y a une chose à laquelle vous n'avez certainement pas songé, docteur, c'est que sitôt guéri votre bonhomme voudra rendre à la force armée son petit cadeau, et alors...

LE DOCTEUR.

Ça, ce n'est pas mon affaire.

DE BREVANNES.

Mais c'est la mienne.

LE DOCTEUR.

Je ne dis pas non. Par exemple, si vous tenez à empêcher cet échange de bons procédés, vous ferez bien de changer de méthode, mon cher ami. Matteo et moi, nous vous donnerons le seul moyen de venir à bout de toute difficulté!

DE BREVANNES.

Voyons!

LE DOCTEUR.

Eh bien! Préparez quelques passeports en blanc, nous ouvrirons entre nous une petite collecte et vous laisserez partir pour la Sardaigne les quelques malheureux que vous tourmentez.

DE BREVANNES.

Vous êtes pour l'indulgence, docteur, je le sais. Et vous, Matteo?

MATTEO.

Vous ne ferez jamais rien ici que par ce moyen.

DE BREVANNES.

Eh bien! J'y songerai... Mais j'ai besoin d'être encouragé. Êtes-vous homme à fournir l'exemple de la modération?

MATTEO.

Moi? Certainement.

DE BREVANNES.

Ah! Eh bien! Je suis enchanté que vous m'en donniez

l'assurance... Nous allons vous mettre à l'épreuve... Quand je suis arrivé ici, désireux de frapper juste dans mes premiers efforts pour ramener la paix, je me suis renseigné sur les inimitiés qui existent dans le pays... Or, il vous reste un ennemi héréditaire... le plus proche parent des Sarpi. Voulez-vous lui tendre la main?

MATTEO, après un silence.

C'est de Luigi Berga que vous voulez parler?

DE BREVANNES.

C'est de Luigi Berga!

MATTEO.

Est-ce lui qui demande la paix?

DE BREVANNES.

Oui, et bien autre chose encore. Allons, docteur, vous allez vous acquitter de votre petite commission, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Diable d'homme, va!

MATTEO.

De quoi s'agit-il?

LE DOCTEUR.

Ah! mon cher Matteo, plus tard... à loisir... quand nous serons seuls...

DE BREVANNES, faisant sortie.

Si je vous gêne...

LE DOCTEUR.

Non, certes... Mais vous avez une façon de brusquer les choses... Je vous avais prévenu...

DE BREVANNES.

Qu'il y aurait des difficultés. Elles n'existent que dans votre imagination... Tenez, Matteo, en trois mots, voici de quoi il s'agit: Luigi Berga aime votre fille.

LE DOCTEUR.

Aie!

MATTEO.

Berga aime ma fille!



DE BREVANNES.

Cela prouve qu'il a bon goût... J'ai parlé de cela au docteur qui m'a répondu qu'il faudrait des prodiges de diplomatie pour faire réussir un pareil mariage... (Il se retourne vers le docteur.) Comme vos finesses et vos détours ont le don de me mettre hors de moi, docteur, je juge à propos de piétiner sur vos combinaisons. Maintenant que j'ai dit la chose, débrouillez-vous comme vous voudrez. Moi, je cours prévenir Luigi que j'ai plus avancé ses affaires en cinq minutes que vous ne l'auriez fait en six mois.

Il sort par la fond.

## SCÈNE VII

MATTEO, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ouf! C'est un brave garçon, mais quelle cervelle!

MATTEO.

Voyons, docteur, ai-je bien entendu?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu, mon ami...

MATTEO.

Berga! C'est de Berga qu'il s'agit, de Berga, l'héritier des Sarpi?

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui! Ne vous fâchez pas. Vous savez que très-réellement ce jeune homme est un excellent sujet, qu'il possède une des plus grandes fortunes du pays, et qu'il n'a point du tout les traditions de famille qui pourraient...

MATTEO.

Tant pis! Cela ne prouve pas en sa faveur.

LE DOCTEUR, mélancoliquement.

Peut-être bien!... Tout s'en va!... (Se revisant.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis là!... Mais non, au contraire, si ce mariage pouvait vous convenir, tout germe de dissension serait étouffé dans ce village. Or, cela ne dépend que de vous. D'après ce qui m'est revenu, ces deux jeunes gens se

voient volontiers... de loin, bien entendu, mais d'assez bon œil !...

MATTEO.

C'est impossible ! Je connais Andrea et... Qu'un projet pareil ait été enfanté par l'imagination de Brevannes, je le comprends, mais que vous, docteur, ayez pu le croire réalisable, cela me confond en vérité.

LE DOCTEUR.

Raisonnons cependant.

MATTEO.

Non ! Vous savez bien qu'une pareille union est impossible. Il se peut que ce parent des Sarpi trouve que le sang a assez coulé entre les deux familles, et qu'il veuille profiter de ce que sa parenté est éloignée, pour ne pas rouvrir la vendetta. En ce cas, ce n'est pas moi qui lui chercherai noise, car les Teverano ont eu — Dieu merci — le dernier. Mais quant à donner ma fille à quelqu'un qui, de près ou de loin, touche à cette race maudite...

LE DOCTEUR.

Matteo, tous sont morts !

MATTEO.

N'en parlons plus, alors.

LE DOCTEUR.

Il faut pourtant que je vous en parle encore. Je ne veux pas insister autrement, à propos de ce mariage, mais je dois vous donner un avis.

MATTEO.

Je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Vous me garderez le secret ?

MATTEO.

Si vous l'exigez, certainement.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! Il paraît qu'à la nouvelle de la mort de Sarpi, sa fille, cette Regina qui...

MATTEO.

Passons ! Vous ne voudriez pas que je me préoccupasse de cette malheureuse,

LE DOCTEUR.

Il le faudra peut-être.

MATTEO.

Parce que...

LE DOCTEUR.

Il paraît que cette Regina, qui est la cousine de Berga, n'aurait pas mieux demandé que d'être sa femme. Elle a follement aimé Luigi dans le temps et s'est même expatriée par dépit. Depuis plusieurs années, celui-ci était resté sans nouvelles de cette fille, lorsqu'il a reçu tout à coup une lettre d'elle. Elle l'excitait à prendre en main, en sa qualité de proche parent du mort, la vengeance de la famille. Berga lui a répondu en garçon de sens...

MATTEO.

Vous n'ajouterez pas : et de cœur, je pense ? Je comprends : c'est un marché qu'il me propose par votre entremise, et la main de ma fille doit être à ses yeux le prix de sa lâcheté !

LE DOCTEUR.

Teverano ! Vous êtes un homme d'âge, et pourtant vous êtes aussi violent que le plus ardent de nos jeunes gens ! Soyez plus calme, et laissez votre vieil ami vous raconter le peu qu'il sait.

MATTEO.

Excusez-moi, et continuez.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! Peu de temps après, Berga a reçu une seconde lettre, indignée et menaçante, où Regina lui disait qu'elle saurait bien armer contre vous un bras plus ferme.

MATTEO.

Bien, cela ! Cette fille avait du bon, à ce qu'il paraît.

LE DOCTEUR.

Quoi qu'il en soit, Berga s'attend à la voir reparaitre dans le pays. Je ne l'ai jamais vue, et personne ici ne la connaît, pas même vous, sans doute, car elle a été élevée près de Calvi, chez une de ses parentes. Mais elle a laissé partout où elle a passé la réputation d'une vraie sirène. Berga lui a résisté, peut-être parce qu'il la connaissait trop bien. Mais il paraît qu'elle a excité des passions ardentes, et l'on croit généralement qu'elle a mal tourné à l'étranger. C'est une

filie dangereuse qui doit avoir beaucoup de volonté et peu de scrupules. C'est pourquoi si elle reparait par ici, Matteo, veillez sur vous, et prenez garde à ses amoureux.

MATTEO.

Ah ça ! docteur, me croyez-vous homme à avoir peur d'une femme ?

LE DOCTEUR.

Eh ! Mon ami, qui peut prévoir sa destinée ? Vous connaissez notre dicton : guerre de femme, guerre infâme. Vous voilà averti, à vous désormais de redoubler de vigilance et de précautions.

MATTEO.

Plus un mot ! Ma fille !...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDREA, entrant par la gauche.

MATTEO.

Avouez, docteur, que je puis être fier de cette enfant-là, et que j'ai le droit d'être difficile pour le choix d'un mari.

ANDREA.

C'est cela, ne vous pressez pas, mon père. Je suis si bien auprès de vous. Bonsoir, docteur.

MATTEO.

Chère Andrea !

ANDREA.

Avez-vous eu déjà beaucoup de visites ?

MATTEO. On voit de Brevances et Luigi Berga arriver par le jardin.

Sur mon âme ! en voilà une, du moins, que je n'attendais pas !

ANDREA, regardant.

Luigi Berga !

MATTEO.

Rentre, ma fille !

Fausse sortie d'Andréa.

LE DOCTEUR.

De grâce, mademoiselle, restez un instant, au contraire. Il se contiendra devant vous.

ANDREA.

Qu'arrive-t-il donc?

LE DOCTEUR.

Tout ce qu'il y a de pire. Une sottise commise à bonne intention.

ANDREA.

Que va-t-il se passer? Rien de fâcheux, j'espère?... Mon père est la justice même, et tout le monde dit du bien de ce jeune homme.

LE DOCTEUR, à part.

Ah! ah!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, DE BREVANNES, LUIGI BERGA,

riche costume corse.

DE BREVANNES, à Luigi.

Entrez, entrez, mon cher. Ou le docteur n'est qu'un piètre diplomate, ou le plus fort de la besogne est fait à l'heure qu'il est.

LUIGI.

Je te salue, Matteo.

MATTEO.

Sois le bienvenu dans cette maison, Luigi Berga, puisque tu n'y viens pas à main armée. Mais, je l'avoue, je suis étonné de t'y voir.

LUIGI.

Pas plus que moi d'y être... Et je n'aurais pas tenté de franchir ton seuil, si je n'y avais été encouragé par des amis communs.

DE BREVANNES.

Et pleins d'initiative.

LE DOCTEUR, en juge.

Ah ! Vous en faites de belles, vous !

DE BREVANNES.

Comment ! comment ! Mais cela va tout seul.

MATTEO.

Tu as à me parler, sans doute ? Entre nous, des témoins ne sont pas de trop. (Il aperçoit sa fille.) Je vous avais dit de rentrer, il me semble, Andréa. (Celle-ci sort.) J'écoute.

Le docteur et Brevannes s'assayaient à gauche.

LUIGI, tridement.

Pourquoi renvoies-tu ta fille ? J'aurais aimé à parler devant elle.

MATTEO.

Je ne juge pas à propos qu'elle t'entende, et tu dois comprendre pourquoi.

LUIGI.

En effet, Teverano, mon devoir serait de recueillir l'héritage des haines séculaires que toute une famille à peine éteinte a nourri contre ta maison. Il n'est pas un pavé de cette place, un sentier de cette montagne, où le sang de l'un des nôtres n'ait coulé de la main de quelqu'un des tiens. Je pourrais, comme tant d'autres, faire honneur à la sinistre dette que des générations entières ont payée avant moi. J'ai atteint l'âge d'homme, et depuis une mort récente, tous mes amis s'attendaient à me voir frapper. Tout enfant, en effet, on m'avait fait prêter le redoutable serment. Bien des fois, celui dont notre camp porte le deuil, m'a montré ta maison en me disant : « C'est là que vivent nos ennemis, c'est là qu'ils doivent rentrer morts. » Et j'ai passé vingt ans de ma vie à regarder ta demeure avec colère. Hélas ! Un jour, sur ce seuil détesté, j'ai aperçu dans un rayon de soleil une adorable jeune fille, et depuis, maudissant ma faiblesse, je n'ai plus osé lever vers ce toit que des regards d'amour.

MATTEO.

Il me semble que j'ai bien fait de renvoyer ma fille !

LUIGI.

Pourquoi ? Mon langage a-t-il rien d'offensant pour elle ? A quel triomphe plus grand pouvait donc s'attendre sa beauté ? Rien que par l'amour qu'elle inspire, voilà l'ennemi

de ton nom réduit à te tendre la main. Teverano, voici cette main ouverte. Elle contient la paix, tu peux venir l'y prendre.

DE BREVANNES, se levant.

Bien, Berga, bien! Allons, Matteo, allons, vous ne pouvez refuser... (Matteo va au jeune homme et lui serre la main avec contrainte.) Touchant spectacle! Et dire que dans mon programme de civilisation j'avais oublié l'amour! Rude allié!

LE DOCTEUR, à Matteo.

A la bonne heure, Matteo.

MATTEO.

Vous l'avez vu, mon ami, j'ai fait à votre considération tout ce que j'ai pu faire. Ma main, je la lui donnée. Mais quant à la main de ma fille, jamais je ne la mettrai dans la sienne!

LUIGI.

J'entends ce que tu dis, Teverano! Mais je ne te demande que le droit d'essayer de l'obtenir, cette main-là.

MATTEO.

De moi? Jamais!

LUIGI.

Non, d'elle-même.

MATTEO.

Essaie, si tu veux. Je suis sans crainte. Ma fille est une vraie Teverano. Jamais elle ne voudra d'un homme qui soit de la race des Sarpi.

LUIGI.

Qui vivra verra. Tu m'as permis d'essayer d'attendrir ta fille. Je crois à la puissance de l'amour.

MATTEO.

Et moi à la noblesse du cœur de mon enfant. Agis comme il te plaira, fais toutes les folies que te suggérera ta passion, ceci est ton affaire. Je n'ai point à t'empêcher de les commettre, car si ton amour se trahit publiquement, tu te couvres d'opprobre, et notre triomphe n'en est que plus complet. Seulement, je tiens à t'avertir à l'avance. Jamais, jamais, entends-tu, un Berga n'épousera une Teverano. Main-

tenant, j'en ai assez dit, jeune homme, et je t'ai assez écouté.

De la main il lui montre la porte.

LUIGI, réprimant un mouvement.

Tu me chasses, Matteo, soit! Rien ne me fera me départir du respect que je veux avoir pour toi. Adieu! Je puis laisser ici ma vengeance. (Il pose son stylet sur la table.) C'est avec d'autres armes que je vais combattre désormais.

MATTEO, avec mépris.

Reprends cela!

LUIGI.

A quoi bon?

MATTEO.

Reprends cela, te dis-je. (Ironique.) C'est bien assez de ton cœur dans cette maison puisqu'il y reste, à t'entendre. Jusqu'à nouvel ordre, je n'y veux pas autre chose de toi.

Il jette le stylet par la fenêtre.

LUIGI, bondissant.

Tu m'insultes! Et cela chez toi. (Se contenant) Eh bien, soit! Je sors... adieu!

## SCÈNE X.

DE BREVANNES, LE DOCTEUR, MATTEO.

MATTEO.

Eh bien, messieurs, j'espère que vous devez être contents de la réception que j'ai faite à votre protégé?

DE BREVANNES.

Ah! dans ma vie, j'ai fréquenté bien des êtres barbares, mon oncle, des usuriers, des tailleurs et des propriétaires! Mais jamais, au grand jamais, je n'ai trouvé de cœur plus dur que le vôtre, Teverano!

LE DOCTEUR.

Ah! si vous vous figurez que nous autres, en Corse...



DE BREVANNES.

Allons! Ferme! Dites que c'est bien fait.

MATTEO, au juge.

Laissez-le à son premier mouvement; c'est le bon!

DE BREVANNES.

Quel pays, grands dieux! Quel pays!

MATTEO.

Allons! Venez à la ferme, vous ferez à mes convives un discours sur la concorde.

DE BREVANNES.

Ah! bien oui! Les trois quarts ne comprennent que leur patois.

MATTEO.

C'est égal! Ça vous calmera, je suis sûr que ça vous calmera.

DE BREVANNES.

C'est vous qu'il faudrait calmer!

Ils sortent.

## SCÈNE XI

La nuit vient. — ANGELINO seul, il entre par la porte du fond, tenant le stylet de Luigi qu'il a ramassé dans le jardin.

Voilà une belle arme finement ciselée... et fortement trempée. (Lisant sur le manche.) Luigi Berga. (Un temps très-long et au jeu de physionomie expressif. — On entend des cris de joie de loin.) Qu'ont-ils à redoubler de joie? Je n'éviterai donc pas le bruit de leurs clameurs grossières... (Au loin, cris de : Vive Matteo!) Ah! j'y suis : leur maître entre et chacun lui fait fête! (D'un accent profond.) Excepté moi, pourtant... Il faudra bien que je m'y décide, à mon tour.

## SCÈNE XII

ANGELINO, ANDREA, entrant par la droite.

ANDREA.

Mon père n'est plus là ?

ANGELINO.

Il vient de se rendre à la ferme.

ANDREA.

Que faites-vous là, seul ?

ANGELINO.

Je vous attendais.

ANDREA.

Moi ! Pourquoi ?

ANGELINO.

Pour vous remercier de la protection que vous étendez sur moi. Seule ici vous me montrez de la bonté.

ANDREA.

Voulez-vous m'en récompenser ?

ANGELINO.

Certes !... Je ne cherche qu'une occasion de m'acquitter envers vous.

ANDREA.

Eh bien, faites en sorte d'adoucir Domenica, de gagner ses bonnes grâces, et de diminuer les préventions que les autres serviteurs de la maison nourrissent contre vous.

ANGELINO.

Je n'ai rien fait pour les indisposer.

ANDREA.

Mais vous n'avez rien fait non plus pour leur plaire... Vous vivez trop solitaire, Angelino... On dirait que vous souffrez d'un chagrin secret. Je ne vous ai jamais interrogé jusqu'ici, mais l'intérêt que je vous porte me donne droit à votre confiance. Parlez-moi de votre passé... de votre famille.

ANGELINO.

Je suis orphelin.

ANDREA.

Pauvre garçon ! Ainsi, votre père...

ANGELINO.

A été arraché à ma tendresse...

ANDREA.

Il est doux quelquefois de parler de ceux que l'on a perdus... Vous me parlerez de votre père...

ANGELINO.

Non, jamais! Son souvenir est trop vivace en moi, mademoiselle, et il sera mieux que vous ne l'évoquiez pas.

ANDREA.

Pardonnez-moi d'avoir ravivé votre douleur, Angelino... Du calme et du courage! Vous pourrez arriver dans la maison à une situation meilleure... Attachez-vous donc à gagner la confiance des autres, comme vous avez la mienne... Vous me prouvez, j'espère, que je ne l'ai pas mal placée.

ANGELINO.

Je ne vous ferai point de protestations, mademoiselle. Le temps vous montrera ce que je suis.

ANDREA.

Je me tiens pour édiflée, et je vous crois très-fidèle et très-dévoué!...

ANGELINO.

Je vous l'ai dit : vous me verrez à l'œuvre.

ANDREA.

Eh bien! pour commencer à suivre mes indications, allez rejoindre vos compagnons à la ferme. Voici mon père!

Angelino sort lentement par le fond en suivant Matteo d'un regard menaçant.

### SCÈNE XIII

ANDREA, MATTEO, entrant par la gauche.

MATTEO.

Tu m'attendais, Andrea?

ANDREA.

Oui, mon père.

MATTEO.

J'ai été retenu par ce fou de Brevannes qui a jugé à propos de nous faire de la morale à mes hôtes et à moi.

ANDREA.

Il a eu raison, père.

*La nuit est complètement venue.*

MATTEO.

Et toi aussi, tu t'y mets! Allons, va, mon enfant. Il est tard... J'ai trouvé beaucoup d'amis à la ferme, personne ne viendra plus ce soir.

ANDREA, lui tendant le front.

Bonsoir, père.

MATTEO, l'embrassant longuement.

J'ai tout un arriéré à toucher sur ce front.

ANDREA, coquettement.

Ah! Mais, ces comptes-là se règlent petit à petit. Bonne nuit! Eh quoi! Tu sors?

MATTEO.

Un instant seulement. Parmi ces braves gens, il y en a qui sont plus gais que de raison. Je vais voir si chacun est bien dans son chemin, et je reviens.

ANDREA.

A demain donc, père.

MATTEO.

Adieu, mon enfant!

*Il sort à gauche. — La lune se dégage et éclaire le fond.*

## SCÈNE XIV

ANGELINO, dans le jardin, puis LUIGI BERGA du côté opposé.

ANGELINO, rentrant par le fond.

Le voilà qui s'éloigne! Ah! il va me tarder qu'il rentre maintenant! Comme mon cœur bat! Que sont les émotions de l'amour en comparaison de celles que j'éprouve! Mais, qu'entends-je? Des pas dans le jardin!... C'est quelque berger qui se retire. (Il se cache et observe.) Mais non! Je ne me trompe pas... C'est Luigi Berga!

*Luigi traverse le jardin, fait un mouvement comme pour entrer dans la maison et passe à droite.*

ANGELINO, après un temps et avec un sourire mauvais.

Lui aussi ! Dans quel but ? Vient-il venger ses morts ?  
(Luigi prélude sur sa mandoline.) Cœur impuissant ! Ame débile !  
Il est ici pour Andrea.

Il se blottit et écoute.

LUIGI, chantant.

### SÉRÉNADE

Musique d'Alexandre Artus \*.

#### I

Andrea, la nuit est sereine,  
Le rossignol chante l'amour,  
Et la brise du soir est pleine  
Des parfums enivrants du jour.  
Vois la clarté riante et pure  
Que ce beau ciel répand sur nous.  
Toutes les voix de la nature  
Semblent murmurer : Aimez-vous !

Angelino se laisse tomber accablé sur un escabeau et serrant avec désespoir  
sa tête dans ses mains.

ANGELINO, avec un sanglot.

Ah ! comme il l'aime !

LUIGI, reprenant.

#### II

Andrea, j'ai vu deux colombes  
Roucouler leurs tendres chansons,  
Dans l'arbre penché sur les tombes  
Des aïeux de nos deux maisons.  
J'ai pensé que c'étaient les âmes  
De nos morts devenus plus doux,  
Qui étaient nos nouvelles flammes  
Et disaient : « Enfants, aimez-vous ! »

Angelino se lève pâle de rage, en faisant un geste de menace.

ANGELINO, voyant entrer Matteo.

Le voilà !... (A voix basse.) Ah ! Luigi, voilà bien ton arme...  
Que n'est-elle dans ta main.

Il se cache près de la porte du fond dans l'ombre.

\* Cette sérénade a été gravée et éditée. — S'adresser à M. Artus.

MATTEO, écoutant et reconnaissant Berga.

Il va vite en besogne, ce Berga ! Mais il fait trop de bruit...  
S'il lui plaît de se déshonorer, je ne lui permettrai pas de  
compromettre ma fille.

Il va vers la porte du fond.

ANGE LINO, sortant brusquement de l'ombre et à voix basse et stridentes.

Matteo Teverano, regarde-moi bien... (Il se place dans le rayon  
de la lampe.) Je suis Regina Sarpi !

Il lui plonge le stylet de Luigi dans la poitrine. — Matteo reste un moment  
debout, pousse un gémissement, étend les bras et tombe. Angelino le regarde  
avec une joie cruelle.

LUIGI, reprenant.

### III

André, sur ta tête blonde  
J'ai fait le serment de bannir  
Cette haine ancienne et profonde  
Qui nous défend de nous unir.  
A nos discordes faisons trêve,  
Coupables par l'amour absous,  
Le passé doit fuir comme un rêve,  
L'aurore va naître ! Aimons-nous !

Le rideau tombe au troisième vers de ce couplet

## ACTE DEUXIÈME

---

Une salle dans la tour de Berga. Habitation confortable et riche. — Au fond, porte d'entrée. — Au fond à droite, un escalier conduisant au premier étage. — Au premier plan à gauche, porte donnant sur la campagne. — Table au premier plan à droite. Grands fauteuils à dossiers hauts.

### SCÈNE PREMIÈRE

HONORIO, seul; on entend sonner minuit.

Minuit déjà, et Luigi n'est pas rentré... Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur!... Je lui avais demandé de l'accompagner chez ces Teverano l... Il ne l'a pas permis... j'aurais dû le suivre. (Il marche, — on frappe à la porte donnant sur la place.) Ah! le voici sans doute.

### SCÈNE II

HONORIO, DE BREVANNES et LE DOCTEUR.

Ils entrent par le fond.

LE DOCTEUR.

Entrez donc!... (A Honorio.) Luigi est là, n'est-ce pas?

HONORIO.

Non! Il n'est pas encore rentré.

LE DOCTEUR.

Par exemple!... En voyant de la lumière ici, à cette heure, nous avons cru qu'il veillait encore.

HONORIO.

Ces Teverano sont capables de l'avoir attiré dans quelque guet-apens...

LE DOCTEUR.

Non ! Matteo est homme d'honneur...

HONORIO.

Possible ! Mais quand on tient son ennemi...

DE BREVANNES, au docteur.

Bon ! Qu'allez-vous chercher midi à quatorze heures... puisque Luigi est amoureux.

LE DOCTEUR.

Eh bien ?

DE BREVANNES.

Il y avait fête à la ferme. Il a dû rester dans quelque coin à guetter sa belle.

LE DOCTEUR.

Qui sait ?

DE BREVANNES.

Ah çà ! Est-ce que vous aussi vous seriez inquiet ?

LE DOCTEUR.

Ma foi !... Si quelqu'un de ces bergers échauffés par le vin avait découvert Berga ce soir...

HONORIO.

Vous me faites trembler, monsieur. Si j'allais à sa recherche !

LE DOCTEUR.

Au fait !... Va ! Nous autres nous l'attendrons.

Honorio sort par le fond.

## SCÈNE III

LE DOCTEUR, DE BREVANNES.

DE BREVANNES.

Soit ! mais la veillée risque de se prolonger si ce que je

2.



crois est vrai. (Il se promène de long en large en regardant.) Tiens, mais il y a de la civilisation chez votre sauvage!... On appelle cela une tour, mais c'est un château, un vrai château. Comment allons-nous passer le temps? (Il cherche sur la table. Prenant une boîte.) Une boîte de whist... Voulez-vous faire un whist?

LE DOCTEUR, assis.

Nous ne sommes que deux.

DE BREVANNES, rient.

Eh bien! Nous le ferons avec deux morts.

LE DOCTEUR.

Ah ça! Mais vous êtes sinistre, vous!

DE BREVANNES.

Je subis l'influence des mœurs locales. Allons, coupez... comme chirurgien cela vous revient de droit! A vous.

LE DOCTEUR, se levant.

Ma foi non, je n'ai pas le cœur à jouer.

DE BREVANNES.

Sérieusement?

LE DOCTEUR.

Dame! Dans ce pays-ci, quand on ne rentre pas à la nuit, c'est qu'on a quelques bonnes raisons pour cela.

DE BREVANNES, faisant signe d'ajuster.

Traduction: coups à donner ou à recevoir.

LE DOCTEUR.

Justement!

DE BREVANNES.

Eh bien! De quoi vous plaignez-vous? Corse et médecin, vous ne pouvez rêver que plaies et bosses. Vous êtes servi!

LE DOCTEUR.

Ne plaisantez pas. J'aime Matteo, et j'ai vu naître Luigi. Dans ma profession, on est tenu à ne pas prendre parti, et je vis bien avec les deux camps... Je serais désolé qu'il arrivât malheur à Teverano ou à Berga...

DE BREVANNES.

Comme ami, je n'en doute pas. Mais voyons, entre nous, docteur, en tant qu'amateur, si l'un ou l'autre vous arrivait avec quelque balle bien logée dans les côtes...

LE DOCTEUR, le regardant fixement.

Allons, vous faites tous vos efforts pour dissimuler votre anxiété, mais convenez-en, vous commencez à être très-inquiet.

DE BREVANNES.

Eh ! Aussi vous m'avez conté des histoires lugubres toute la soirée... Si j'allais tomber au beau milieu d'une bagarre, que deviendrait mon programme pour ses débuts ?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LUIGI, HONORIO.

HONORIO, entrant par le fond, précédant Luigi.

Enfin ! Le voici !...

LUIGI, pâle, les vêtements en désordre.

Ah ! C'est vous, messieurs, vous m'avez attendu...

LE DOCTEUR.

Eh bien ! Luigi, voyons, avez-vous retrouvé un peu de calme ?

LUIGI, avec amertume.

Ah ! docteur !... J'ai été un sot et un lâche !... Le père a bien fait de me chasser. S'il me hait lui, sa fille me méprise.

Il s'essieie avec accablement.

DE BREVANNES.

Tous les mêmes ! Le voilà parti ! Avec les femmes est-ce qu'il y a jamais rien de désespéré ?... C'est au moment où on croit tout perdu, qu'arrive l'heure du triomphe... (Au docteur, bas.) Parlez donc, vous, docteur, consolez-le, vous ne dites rien...

LE DOCTEUR.

Et que voulez-vous que je dise ? Des billevesées ? A cela vous suffisez tout seul !

DE BREVANNES, au docteur.

Merci ! (A part) Quel sanglier ! (A Luigi.) Savez-vous ce que j'aurais fait, moi, à votre place au lieu de me lamenter et de

m'arracher les cheveux?... Mis par le père à la porte... j'aurais essayé de rentrer du fait de la fille, par la fenêtre!

LUIGI.

Qui vous dit que je n'ai pas tenté de voir Andrea?

DE BREVANNES.

Ah bah! Et elle vous a fermé le volet au nez?

LE DOCTEUR.

Comment, est-ce qu'il aurait osé?...

DE BREVANNES.

Parbleu! Oui! regardez-le. Avec sa chevelure au vent et ses habits en désordre, il a tout l'air d'avoir voulu grimper chez sa belle par l'escalier de Roméo!

LUIGI.

Non! Je n'ai pas eu tant d'audace... Je respecte Andrea, puisque je l'aime.

DE BREVANNES.

« Puisque » est adorable! En voilà une logique! Enfin, que vous est-il arrivé?

LUIGI.

J'ai voulu, sans crainte de devenir pour tout le pays un objet de risée, manifester mon amour pour la fille de Teverano. J'ai été sous sa fenêtre. Une lumière douce éclairait Andrea qui veillait encore. Je n'ai pas osé l'appeler, mais des refrains d'amour me sont venus aux lèvres, et soupirant et chantant à la fois, je lui ai fait à voix haute mes premiers aveux. (Il se lève.) Oh! si je ne lui étais pas odieux, ma voix eût été jusqu'à son âme. elle aurait paru pour effacer d'un signe ou d'un mot le souvenir de l'injustice de son père. Eh bien! Elle ne s'est même pas montrée. Sa lampe s'est éteinte, et avec elle la lueur d'espoir que j'avais au cœur. Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais!

LE DOCTEUR.

Pauvre garçon!

DE BREVANNES.

Et la suite?

LUIGI.

Je suis parti comme un fou; j'ai erré pendant des heures

sur la falaise... Vingt fois j'ai été sur le point de me précipiter du haut de quelque rocher... Je ne sais quel absurde espoir m'a retenu !

DE BREVANNES.

Vous allez vite en besogne vous ! Vous auriez peut-être voulu qu'Andrea sautât dans le jardin, comme ça, tout de suite, pour courir se jeter dans vos bras ?

LUIGI.

Elle aurait pu, du moins, montrer quelque pitié...

DE BREVANNES.

Du premier coup ? Pas si sotte ! Vous ne connaissez pas les femmes ! C'est un drôle de sexe, allez ! Écoutez, Luigi, vous êtes un brave garçon et Andrea est une honnête fille ; on peut, on doit même s'intéresser à vous. Matteo aura probablement interdit à cette enfant de vous donner la moindre espérance... C'est un vieil entêté ! Mais moi, demain, je saurai ce qui en est, et je vous fixerai... A une condition, cependant, c'est que vous allez vous calmer, vous reposer et dormir paisiblement...

LUIGI.

Merci, monsieur de Brevannes, j'essaierai...

DE BREVANNES.

Allez, mon cher, je me charge de votre affaire...

LE DOCTEUR.

Parbleu ! La voilà en bonnes mains !

DE BREVANNES.

Mais certainement ! Bonne nuit. Ne rêvez pas trop d'elle, hein ?

Ils sortent par le fond.

## SCÈNE V

LUIGI, seul.

Allons ! Tout espoir n'est peut-être pas perdu !... Le docteur a raison. Après l'accueil qu'il m'a fait, Matteo a dû agir sur l'esprit d'Andrea... Peut-être que l'intervention promise... (De l'extérieur on frappe à la porte de gauche.) Qu'est-ce que cela ? On a frappé ! A cette heure-ci, qui donc est là ?

## SCÈNE VI

LUIGI, ANGELINO.

LUIGI, regardant au dehors.

Une femme!... (Il ouvre, Angelino entre couvert d'un grand manteau à capuchon qu'il relève brusquement.) Regina!...

ANGELINO.

Ce n'est pas moi que tu attendais, n'est-ce pas ?

LUIGI.

C'est vrai ! Imprudente ! Que viens-tu faire dans le pays ?

ANGELINO.

Je suis venue pour te voir... et puis... pour autre chose. Si tu as reçu mes lettres, tu dois savoir pourquoi.

LUIGI, avec résolution.

Tu sais aussi quelle a été ma réponse. Que veux-tu de moi ?

ANGELINO, avec douceur.

Je suis orpheline, Luigi, tu es mon unique parent...

LUIGI.

Si c'est ma protection que tu me demandes, elle ne te fera pas défaut.

ANGELINO.

Et si je te demandais davantage ?

LUIGI.

Je te l'ai fait savoir, je ne veux pas tremper dans ton œuvre de sang.

ANGELINO.

Tu me comprends mal, Luigi... Cette œuvre-là peut s'accomplir sans toi... et ce n'est pas pour cela que tu m'es nécessaire.

LUIGI.

Parle ! Pourquoi as-tu besoin de moi ?

ANGELINO, avec tendresse.

Peux-tu le demander ? Pourquoi ?... Pour pouvoir vivre.

Peux-tu donc te méprendre au sens de mes paroles? Ne sais-tu pas que ce n'est pas de haine, mais d'amour seulement, que je veux te parler?

LUIGI.

Ne reviens pas sur le passé, Regina. Tous deux nous avions pris pour de l'amour les ardeurs inconscientes de notre adolescence. Tu n'avais pas vingt ans, quand les premiers élans de notre cœur ont paru nous entraîner l'un vers l'autre. Je suis parti pour le continent, et le temps m'a démontré que ce que je prenais pour une passion, n'était qu'une affection fraternelle. Tu n'as pas voulu comprendre combien les liens du sang rendaient naturelle cette transformation de mes sentiments, et tu t'es offensée bien à tort. Tu as commis dans ton emportement des erreurs et des fautes. Ce n'est pas moi qui te les reprocherai. J'étais, je suis, je serai toujours le plus dévoué de tes parents et le plus sûr de tes amis...

ANGELINO, avec amertume.

Sois franc. Tu aimes une autre femme.

LUIGI, travaillant.

Qui te l'a dit?

ANGELINO, d'un air sombre.

Qu'importe! Je le sais! Et je connais ma rivale.

LUIGI, inquiet.

Toi?

ANGELINO.

C'est Andrea Teverano.

LUIGI, à voix basse.

Tu lis donc dans les cœurs?

ANGELINO.

Peut-être!... Car je sais qu'elle ne t'aime pas.

LUIGI, accablé.

C'est vrai!...

ANGELINO.

Je sais aussi que son père vient de te chasser et que tu seras demain la risée de tout le village. (Luigi reste abattu.) Tu es malheureux, Luigi. Juge de ma douleur d'après la tienne, et

vois le mal que tu m'as fait... Oh!... je ne te le reproche pas!... Mais arrête-toi dès les premiers pas dans la voie douloureuse que j'ai parcourue. Moi, je me suis révoltée contre la destinée. Je n'ai voulu rien faire pour fermer la blessure qui saignait en moi. Et c'est avec un soin jaloux que je l'ai entretenue toujours vive. Ne joue pas ce jeu dangereux, ne reste pas ici. Chaque jour renouvellerait ta souffrance et ton ressentiment... Écoute-moi, Luigi, je suis sûre de te consoler, de te faire oublier, enfin! Veux-tu que nous remonçons ces années funestes?... Veux-tu renouer la chaîne interrompue? Va! Nous ne serons pas les premiers qui, en ce monde, aurons fait du bonheur avec deux souffrances.

LUIGI.

Regina, ce que tu me proposes est impossible. A moi non plus l'absence ne me ferait rien oublier.

ANGELINO, avec violence.

Tu espères donc encore?

LUIGI.

Ce serait folie.

ANGELINO.

Eh bien! alors?

LUIGI.

Je veux rester seul, souffrir seul!

ANGELINO, avec rage.

Tu mens! Tu espères encore! Ah! tant que ces Teverano seront entre toi et moi!...

LUIGI.

Que dis-tu?

ANGELINO.

Je les hais! (Plus calme.) Tu ne peux rester ici, je te le dis, n'attends pas qu'on te le prouve. Luigi, il y a des choses que je ne puis révéler, mais que je sais... Nos ennemis sont redoutables... ils tenteront quelque violence contre toi... Viens, je t'en supplie... Ne reste pas près d'elle... Eh bien! tu ne m'aimeras pas!.. Mais au moins tu seras loin... Partiras-tu?

LUIGI, après un temps.

Non!

ANGELINO, avec violence.

Oh! Tu ne sais pas ce que tu fais! Tu ne peux savoir quel danger tu attires sur toi.

On entend au loin les chiens hurler dans la nuit.

LUIGI.

Qu'est-ce que cela? Entends-tu comme les chiens hurlent?

ANGELINO, à part, avec frayeur.

Dieu! Déjà! (Haut.) Reviens à moi, Luigi! Je t'en prie, suis-moi!

LUIGI.

Non! (On entend de nouveaux hurlements.) Ecoute!... On dirait que ces chiens hurlent au mort!

ANGELINO, à part.

Il faut partir! (Haut.) Écoute-moi. Personne ne doit savoir que Regina Sarpì est dans ce pays.

LUIGI.

Pourquoi?

ANGELINO.

Tu sais ce qui est arrivé à mon père?... Il y va de ma vie!

LUIGI.

Que crains-tu de moi?

ANGELINO.

Tout! Tu aimes Andrea!... Tu es lié avec mes ennemis!

LUIGI.

Tu me fais injure!

ANGELINO.

Je prends seulement mes précautions. Tu as refusé de te charger de notre vengeance, soit! Je te l'ai dit, je me passerai de toi.. Mais si tu ne veux pas être mon allié, l'honneur te commande de ne pas être mon ennemi! Je t'avais demandé de frapper, je ne te demande plus que de te taire... Mais il faut au moins que je sois sûre de ton silence... J'exige donc de la façon la plus solennelle, le plus inviolable des serments!

LUIGI.

Parle!



ANGELINO.

Jure à la dernière enfant de cette race qui était la tienne, et qui va s'éteindre en moi seule, sur le salut éternel de tous ces morts, tombés pour le triomphe de la cause que tu désertes... jure que pas une parole de ta bouche ne viendra compromettre l'œuvre qu'elle veut accomplir.

LUIGI.

Mais...

ANGELINO.

Jure ! Il le faut !

LUIGI.

Soit ! Je le jure !

ANGELINO.

C'est bien ! Adieu ! Et souviens-toi que c'est toi qui n'as pas voulu partir.

*On entend au loin une rumeur vague qui se rapproche peu à peu.*

LUIGI.

Il se passe quelque chose.

*Il fait un pas vers la porte.*

ANGELINO, vivement.

N'y va pas, Luigi !

*On frappe violemment au dehors.*

DE BREVANNES, au dehors.

Berga ! Êtes-vous là ? Ouvrez !

ANGELINO.

Il ne faut pas qu'on me trouve ici !... Où me cacher ?

*LUIGI, la poussant vers l'escalier à droite.*

Tiens ! Là !

*Angelino monte et disparaît. — Luigi va ouvrir. — On entend de grands cris au loin.*

## SCÈNE VII.

LUIGI, LE DOCTEUR, DE BREVANNES.

*Ils entrent vivement et en désordre.*

LUIGI.

Que se passe-t-il ? Pourquoi ces cris ?

DE BREVANNES, après un temps.

Luigi... Matteo Teverano vient d'être assassiné.

LUIGI, avec stupeur.

Matteo?

DE BREVANNES.

Oui! Et vous devez savoir qui l'on accuse de ce meurtre?

LUIGI.

Qui donc?

DE BREVANNES, affirmatif.

Vous osez le demander?... Vous!

LUIGI, avec indignation.

Moi! Juste Dieu! Vous ne croyez pas cela?

DE BREVANNES.

Malheureux! J'ose à peine douter! Il suffit de vous avoir vu rentrer la tête perdue tout à l'heure.

LUIGI, épouvanté.

Quoi! Vous-même!... Mais je suis innocent!

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas le moment de discuter. Vous protesterez de votre innocence plus tard! Monsieur de Brevannes n'a pas qualité pour vous arrêter. Il ferme les yeux, moi, je m'intéresse à vous. Aussi, nous venons vous donner un bon conseil: Gagnez la montagne sans perdre une minute, sans regarder derrière vous.

LUIGI.

C'est m'avouer coupable! Jamais! Je reste, j'attends la justice!

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas la justice que vous attendrez ici, Luigi... Les partisans de Teverano vont assiéger la maison tout à l'heure, si on sait que vous y êtes resté! Vous serez ma-sa-cré.

LUIGI.

Mais Andrea va m'accuser, me maudire!...

DE BREVANNES.

Il s'agit bien de cela! On va vous tuer! Partez!... Il faut

vous mettre à l'abri pour quelques jours, surtout si vous n'êtes pas coupable. Tout vous accuse! Donnez-nous le temps de constater votre innocence... Pour votre salut et plus encore pour votre honneur, partez! Nous, nous allons contenir les plus déterminés.

LUIGI.

Au nom du ciel, docteur, que faire?

LE DOCTEUR.

Il a raison! C'est le seul parti que vous ayez à prendre! Partez... adieu!...

LUIGI.

Vous le voulez!... Au revoir!... Le temps de prendre mon fusil... je passerai par la falaise.

DE BREVANNES.

Vous partirez, n'est-ce pas?

LUIGI.

Je vous le promets!

Le docteur et de Brevannes sortent.

## SCÈNE VIII

LUIGI, ANGELINO, descendant lentement l'escalier.

LUIGI, s'élançant vers lui.

Regina! C'est toi qui as tué Matteo Teverano?

ANGELINO, froidement.

En as-tu douté?

LUIGI.

Et sais-tu qui l'on accuse?

ANGELINO.

Oui, toi!

LUIGI, avec fureur.

Misérable!

ANGELINO.

Je te disais de fuir, tu n'as pas voulu! A présent, il est trop

tard! Sais-tu avec quelle arme Matteo a été tué? Ils ont oublié de te le dire... avec ton stylet!

LUIGI, épouvanté.

Mais tu as donc voulu me perdre?

ANGELINO.

Oui! J'ai voulu élever entre Andrea et toi une barrière infranchissable. J'ai voulu te mettre au bord de l'abîme, afin qu'entre la mort seule et moi, tu aies à choisir!

LUIGI, épouvanté.

Mais que t'ai-je fait?

ANGELINO.

Tu me repousses et je t'aime! Or, je l'ai décidé, tu seras à moi... ou tu ne seras pas!

LUIGI.

Oh!

ANGELINO.

Ne te plains pas, c'est toi qui m'as faite ce que je suis!

LUIGI.

Moi! Oh! non. N'essaie pas de me donner une part dans ton crime, il est à toi, à toi seule! Je t'ai dédaignée et je te repousse, dis-tu?... Eh bien! c'est l'instinct de mon honnêteté qui m'a détourné de toi... Va-t-en! va-t-en, tu me fais horreur!

ANGELINO, blémissant.

Ah! To me braves!... Oui, j'ai tué Matteo Teverano! J'ai fait ta besogne, lâche, et je t'en laisse l'honneur! Va-t-en demander à Andrea de t'aimer, maintenant... tu es l'assassin de son père!

LUIGI.

Je prouverai que je suis innocent, on découvrira la vérité...

ANGELINO.

Oh! mes précautions sont bien prises. Sais-tu qu'il y a un mois que je vous espionne, que je vous guette, que je vous

tiens tous dans ma main? Je serai la dernière qu'on soupçonnera. Ton Andrea, sa confiance tout entière m'appartient, je vis près d'elle, je dispose d'elle... Ah! tu as rêvé son amour... (Elle rit convulsivement.) Oh! oh! oh! Insensé! Je te déshonore et je vous sépare? Cela te suffit-il?

LUIGI.

Mais c'est horrible!

ANGELINO.

En quoi? Est-ce que ces Teverano ne m'ont pas tué mon père? Est-ce que cette Andréa ne m'a pas volé ton cœur? Le mort, je l'ai vengé. Reste à venger mon propre outrage. Écoute: Je suis venue tenter auprès de toi un effort suprême... Décide-toi... il en est temps encore!... Tiens! veux-tu le temps de te reconnaître?... J'ajourne la fin de mon œuvre. Je te donne deux jours, Luigi, à compter de ce soir... Si ce temps-là passé, tu n'es pas prêt à me suivre... oh! alors n'accuse plus que toi des crimes que tu me verras commettre.

LUIGI.

Prends garde!... C'est un défi que tu me portes. Je me défendrai... Et suivant que tu attaqueras, je combattrai...

ANGELINO.

Soit! N'oublie pas seulement que tu as juré!

LUIGI, frappé.

Ah! Malheureux, c'est vrai!

ANGELINO.

Sur le salut de tous nos morts!... Je te connais, tu ne seras pas sacrilège. Ce serment-là n'est pas comme un serment d'amour.

LUIGI.

Ah! Tu m'as tendu un horrible piège!... Allons!... La liberté me devient doublement nécessaire.

Il prend une carabine et son manteau.

ANGELINO, essayant de l'arrêter avec un geste suppliant.

Luigi?...

LUIGI.

Laisse-moi! Je m'en remets à Dieu du soin de me sauver!

ANGELINO, menaçant.

Ne compte que sur toi-même!...

---

## ACTE TROISIÈME

---

Le théâtre représente la place du village. — A droite, la maison de Teveraco, à gauche deuxième plan, la tour de Berga. — Au fond, les premières pentes de la montagne, qui s'étendent au lointain, couvertes de myrtes et d'arbousiers. Un sentier descend au travers des rochers vers la place. — Au premier plan, à gauche, la fontaine ombragée par un châtaignier séculaire.

### SCÈNE PREMIÈRE

DOMENICA, TOMASO, SERVITEURS DE MATTEO,  
MICHAELE, BERNARDO.

Au lever du rideau, on voit par le sentier du fond arriver Bernardo, le carabine sur l'épaule.

TOMASO.

Enfin le voilà ! J'étais bien sûr qu'il viendrait.

DOMENICA.

Qui ?

TOMASO.

Bernardo, le neveu du maître.

MICHAELE.

Vous voyez bien, Domenica, qu'on va se battre. Si on ne devait pas attaquer Berga, Bernardo ne serait pas descendu.

DOMENICA.

Taisez-vous ! Ne pensez pas à cela dans un jour de larmes.

BERNARDO, arrivant en scène.

Eh bien ! Que m'a-t'on dit ? Matteo ?

TOMASO.

Il est mort!

BERNARDO.

Balle ou couteau?

TOMASO.

Quand on l'a trouvé étendu... un stylet était planté dans sa poitrine! La pointe avait été jusqu'au cœur... Il n'a pas dû pousser un cri, car la maison était pleine de monde. Andrea, sa fille, venait de le quitter... Nous étions dans la grange, nous, ses serviteurs, à boire à sa santé, au moment où il a rendu l'âme.

BERNARDO.

Et qui soupçonne-t-on?

TOMASO.

On ne soupçonne pas, on est sûr.

BERNARDO.

Le nom de l'assassin?

TOMASO.

Luigi Berga.

BERNARDO.

Je m'en doutais!

TOMASO.

Il était venu dans la soirée offrir la paix à Matteo.

BERNARDO.

Par exemple!

TOMASO.

Matteo l'a chassé comme il le devait. Luigi est sorti sans parler, mais sa main a répondu.

BERNARDO.

Que fait Andrea?

DOMENICA.

Elle t'attend.

BERNARDO, se tournant vers les serviteurs.

Et vous?

3.



TOMASO.

Nous t'attendions aussi.

BERNARDO.

Matteo attendait-il pour vous nourrir, vous protéger et vous aimer? Eh quoi! Fallait-il que je vinsse, moi, pour vous montrer votre devoir?

MICHAËLE, avec enthousiasme.

Voilà qui est parler!

BERNARDO, se retournant.

Bien, petit. Est-ce donc d'un enfant que doit venir l'exemple?

Murmures.

TOMASO, vivement.

De quel droit dis-tu cela?

TOUS, avec violence.

Oui! oui! De quel droit?...

BERNARDO.

Je vous juge sur vos actes! Matteo est mort, et ses ennemis en expiation, ne versent pas de larmes de sang? Il va falloir un tombeau à Teverano, et la maison de Berga n'est pas encore renversée pour que ses pierres servent à le lui élever? Qui donc êtes-vous, vous tous qui m'entourez? Ses parents, ses serviteurs, ou des indifférents réunis pour assister à un spectacle?

TOMASO.

Il a raison.

TOUS.

A mort Berga!

MICHAËLE.

Que ses amis se montrent! Il faut se battre!

Grand tumulte. Les hommes se groupent et s'arment en poussant des cris.

DOMENICA, à Michaële.

Seigneur Dieu! Les enfants s'en mêlent! Mais qu'est-ce qui te rend donc si forcené?

MICHAËLE.

Tiens! J'ai un fusil tout neuf!

TOMASO.

La maison est silencieuse.

BERNARDO.

Puisqu'on n'ouvre pas, défonçons la porte. (Ils poussent un  
trou d'arbre et s'en servent comme d'un bélier.) Mort à Berga!

TOUS.

Mort aux Berga !

## SCÈNE II

LES MÊMES, HONORIO, DE BREVANNES,  
BAPTISTE.

La porte de la maison de Berga s'ouvre lentement et Honorio paraît.

HONORIO.

Que voulez-vous? Dans cette maison que vous menacez, il  
ne reste qu'un vieillard.

BERNARDO.

Honorio, retire-toi... Il ne te sera pas fait de mal.

HONORIO.

Mon maître a laissé la maison à ma garde... Moi vivant on  
ne touchera pas à la maison.

BERNARDO.

Malheur à toi, alors!

Il marche sur lui.

DE BREVANNES, gravissant rapidement le perron.

Pardon!

BERNARDO, voulant l'écarter.

Au large!

DE BREVANNES.

Non, c'est vous au contraire qui allez me faire le plaisir de  
vous tenir à distance.

BERNARDO.

Au large, vous dis-je. -

DE BREVANNES, tirant un petit revolver.

Permettez!... Nous allons causer dans votre langue alors...  
Baptiste?

BAPTISTE.

Monsieur.

DE BREVANNES, lui tendant un autre revolver.

Mettez-vous là, et faites comme moi.

BAPTISTE.

Bien! Monsieur! (A part.) Ça va chauffer!

TOMASO.

Ils sont fous, ces Français.

BERNARDO.

Otez-vous de là, ou sinon.

DE BREVANNES.

Ou sinon?

BERNARDO.

Vous allez nous faire faire un mauvais coup bien inutile.

DE BREVANNES, l'insultant.

Essayez!... Je vous préviens que si vous touchez du petit  
doigt à votre carabine, je vais avoir la douleur de vous casser  
la tête. (Tomaso fait un mouvement.) Baptiste, à vous celui de gauche

BAPTISTE, à Tomaso qui arme sa carabine.

Tomaso, sans vous commander, si vous inclinez encore un  
peu votre tromblon, je vous canarde comme un lapin.

Cris, murmures, mouvements des autres.

DE BREVANNES.

Tout beau! mes gars! Le premier qui bouge est un homme  
mort!

BAPTISTE.

Tomaso, mon cher ami, si vous ne les faites pas tenir  
tranquilles, je ne donnerais pas dix centimes de votre peau.

MICHAËLE.

Ah! Bien! Au moins, ils n'ont pas froid aux yeux.

Les hommes se concertent, murmures, cris.

## SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, accourant au bruit.

Eh bien! Eh bien! Qu'y a-t-il?

BERNARDO.

Docteur, prévenez votre ami qu'il va se faire tuer...

DE BREVANNES.

Bah! Docteur, c'est moi au contraire qui vais vous donner de la besogne. Si monsieur continue cette mauvaise plaisanterie, je fais mouche sur lui.

LE DOCTEUR, à la foule.

Voyons, mes enfants, qu'est-ce que tout ça signifie?

TOMASO.

De quoi se mêlent ces étrangers?

BAPTISTE.

Étrangers!... C'est vrai. Ce ne sont pas des Français qui se mettraient trente contre un vieillard.

LE DOCTEUR.

Contre qui donc?

BAPTISTE.

Contre Honorio, monsieur le docteur... C'est un bon serviteur! Je puis vous le dire, monsieur, je m'y connais!

LE DOCTEUR.

Allons! Bas les armes tout le monde... Baptiste!... Et vous, mon cher ami... mettez ces joujoux dans votre poche... je répons de tout... Vous entendez, vous autres... les fusils sur l'épaule et rondement!... (Michaelo apprête le sien dans un coin, le docteur le prend par une oreille.) Eh bien!... Garnement!

Il le prend par l'oreille.

MICHAËLE, abattant son arme, vexé.

Oh! là, là!... Aie!... Vous verrez qu'il faudra que je l'essaie sur un corbeau!

LE DOCTEUR.

A présent, nous allons nous expliquer, hein?

BERNARDO.

Berga a tué mon oncle, vous le savez, docteur; il faut qu'il meure.

LE DOCTEUR.

Je ne dis pas non... Mais ce n'est pas lui qui est là.

BERNARDO.

Monsieur de Brevannes veut nous empêcher d'entrer dans la maison.

LE DOCTEUR.

Il a raison... Qu'est-ce que vous voulez aller faire là dedans? Tout briser...? C'est indigne de gens comme vous!...

BERNARDO.

Luigi est caché dans quelque coin, nous le trouverons.

LE DOCTEUR.

Luigi n'a pas été assez sot pour vous attendre... Il est au mâquis.

BERNARDO.

Vous croyez qu'il est là-haut?

LE DOCTEUR.

J'en suis sûr. Vous vous rencontrerez un de ces matins, face à face dans quelque sentier, et vous vous expliquerez. Mais ici...

BERNARDO.

Eh bien, soit! Homme contre homme, c'est mon affaire! Cela n'empêche pas que vous prenez le parti de monsieur de Brevannes!

LE DOCTEUR; le juge a allumé un cigare.

C'est un brave homme, mes amis, et un homme brave.

TOMASO.

C'est vrai, il est solide pour un si beau monsieur.

BAPTISTE, s'adressant à Tomaso.

Voilà comment nous sommes, nous autres étrangers!

TOMASO.

Toi, tu me la paieras.

BAPTISTE.

Quoi ? Une bouteille ? Je ne dis pas non.

Il remonte.

DE BREVANNES.

Alors c'est réglé ?

LE DOCTEUR.

Jusqu'à nouvel ordre, oui.

DE BREVANNES.

Ils ne violeront pas le domicile de Berga ?

LE DOCTEUR.

Non.

DE BREVANNES.

C'est bien ! (Aux serviteurs de Teverano qui remontent.) Bonjour, messieurs ! (Venant en scène.) Écoutez, docteur. (Le docteur s'approche.) J'attends les gendarmes dans un quart d'heure... Je vais les faire coffrer tous.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien, malheureux !...

DE BREVANNES.

Pourquoi ?

LE DOCTEUR.

Les funérailles de Matteo vont réunir tout le canton. On les écharpera vos gendarmes !... Combien sont-ils ?...

DE BREVANNES.

Dix.

LE DOCTEUR.

On n'en fera qu'une bouchée ! Pour Dieu !... laissez aller les choses... Aujourd'hui, en croyant jeter de l'eau sur le feu, c'est de l'huile que vous y mettriez.

DE BREVANNES.

Soit !... Je veillerai au grain, et je me déterminerai suivant les circonstances. A propos, et la pauvre Andrea ?

LE DOCTEUR.

Il paraît qu'elle montre une grande fermeté. Je vais la voir, venez-vous ?...

Ça se fait donc ici?

LE DOCTEUR.

Nous la trouverons en grande toilette, et vous verrez que suivant la coutume, c'est elle-même qui dira les derniers adieux à son père!... Elle fera bonne contenance tant que la foule sera là...

Ils entrent à droite.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, moins DE BREVANNES et LE DOCTEUR.

On entend tinter les cloches.

TOMASO.

Voilà la cloche qui sonne à l'église... A-t-on coupé les myrtes et le buis?

MICHABLE.

Oui, j'en ai fait un tas près de l'entrée du cimetière.

TOMASO.

Allons les prendre, mes amis... Bernardo, voici le moment d'exposer le mort. Je vois qu'on arrive par les chemins de la montagne. Chacun viendra dire un dernier adieu à notre maître et jeter une branche verte sur son cercueil.

Les groupes se divisent. Les uns suivent Tomaso, d'autres Bernardo qui entre dans la maison par la grande porte, à droite.

## SCÈNE V

ANGELINO, qui est entré par le fond et qui s'est tenu à l'écart pendant la scène précédente.

Il m'a semblé entendre des cris... Que se passe-t-il?... Je n'ose entrer dans la maison... Je ne puis chasser de mon esprit le souvenir de cette face pâle et de ces yeux vitreux!.. Si j'allais me trahir!... Ah! qu'importe que je me perde, si je puis éloigner Luigi d'Andrea!... (Voyant venir Andrea accompagnée du docteur et de Brevannes.) C'est elle!...

## SCÈNE VI

DE BREVANNES, LE DOCTEUR, ANDREA,  
ANGELINO.

ANGELINO.

Si je pouvais entendre!...

*Il se cache derrière la fontaine.*

LE DOCTEUR.

Venez!... Le séjour de la maison est cruel pour vous en ce moment. (Au juge, bas.) Il ne faut pas qu'elle assiste à ces derniers préparatifs.

DE BREVANNES, *il l'amène près de la fontaine.*

Asseyez-vous là. Le grand air vous fera du bien.

LE DOCTEUR.

Et de grâce parlez-nous... que votre esprit se détende un peu... Je voudrais vous voir pleurer, Andrea.

ANDREA.

Je pleurerai quand mon père sera vengé!... D'ici-là je serai forte...

DE BREVANNES.

Y songez-vous? Du train dont vont les choses on peut tout redouter, et le premier conseil que le docteur et moi nous puissions vous donner, c'est de quitter le pays.

ANDREA.

Je n'ai pas peur... Ailleurs je serais seule. Ici j'ai ma famille.

DE BREVANNES, *à part.*

Jolie la famille! (Haut.) Écoutez, mademoiselle, on va mettre un terme à ces tueries. Ces gens-là sont capables de tout, à l'heure qu'il est... Il faut que vous m'aidiez à faire régner ici un peu de calme. A défaut de la paix je veux une trêve... Autrement mon devoir m'oblige à faire arrêter Bernardo... Je veux bien suspendre l'action de la justice, mais à condition que la tranquillité publique y gagnera.

ANDREA.

Et que puis-je pour cela?



DE BREVANNES.

Détourner Bernardo et son cortège de toute violence... Excusez-moi de recourir à vous en un pareil moment, mais vous seule pouvez retarder les complications qui se préparent.

ANDREA, se levant.

Croyez-vous que je vais décourager les amis de mon père ?

DE BREVANNES.

C'est moi, c'est la justice qui vous donnerons la satisfaction qui vous est due... J'insiste, mademoiselle, je suis placé entre mon affection pour vous et les vôtres, et mon devoir... On m'envoie la force publique pour que je me rende maître de l'assassin des Sarpi aussi bien que de celui des Teverano... Bernardo est ici, je suis moralement obligé de le faire arrêter... Il faut, si je le laisse échapper, que ma conscience puisse me dire, que de la sorte j'ai agi dans l'intérêt de la paix du canton. Je dois exiger absolument que vous obteniez de lui la promesse d'ajourner toute violence, jusqu'au jour où je me déclarerai impuissant à saisir le meurtrier de votre père.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant par le fond à droite.

Monsieur, ce sont les gendarmes qui arrivent.

Il sort.

DE BREVANNES.

Vous voyez !... Docteur, faites comprendre à mademoiselle Andrea...

LE DOCTEUR.

Allons, Andrea, promettez de dire un mot à Bernardo.

ANDREA.

Soit ! Je lui parlerai.

DE BREVANNES.

Et vous obtiendrez de lui qu'il diffère la lutte à laquelle il se prépare ?

ANDREA.

J'essaierai.

DE BREVANNES.

Je me contente de votre promesse. (Au docteur.) Les gendarmes vont être consignés à la mairie. Venez, docteur, je vais parler à mes hommes, allez parler aux vôtres, et évitons une collision... Mademoiselle, à tout à l'heure!

LE DOCTEUR.

Du courage, Andrea!

## SCÈNE VIII

ANDREA un instant seule, puis ANGELINO.

ANDREA.

Du courage, j'en ai besoin... J'étouffe... Ah! comme je voudrais pouvoir sangloter à mon aise... Mon père, mon pauvre père!... Mort! Il est mort!... (Elle a un instant d'accablement puis elle se redresse.) Non! La fille de Teverano ira jusqu'au bout!... Ni amis, ni ennemis ne l'entendront gémir!... Elle montrera à tous qu'elle a la fermeté de sa race.

ANGELINO, paraissant.

Bien, Andrea! J'aime à vous entendre parler ainsi! Tandis que tout à l'heure...

ANDREA.

Vous nous écoutiez?

ANGELINO.

J'ai tout entendu. Et j'ai vu le moment où ce monsieur de Brevannes...

ANDREA.

Sont-ce de semblables paroles que je devrais attendre de vous, Angelino?

ANGELINO.

Que voulez-vous? Si l'on m'avait tué mon père à moi, il me semble que rien ne m'eût arrêté, que rien ne m'eût retardé. J'aurais promis tout ce qu'on aurait voulu. Mais violence ou ruse, mensonge, parjure ou trahison, aucun effort

ne m'eût coûté pour l'accomplissement de ma tâche!... Et ce monsieur de Brevannes, Andrea, vient d'obtenir de vous un sursis pour le meurtrier de votre père!...

ANDREA.

Vous savez bien qu'il ne s'agit pour moi que d'assurer la liberté de Bernardo.

ANGELINO.

Et pendant ce temps, monsieur de Brevannes et le docteur, les amis de Luigi, le mettront hors de toute atteinte. Vous n'avez pas compris cela ?

ANDREA.

Si vous disiez vrai!...

ANGELINO.

Tenez, Andrea ! Vous voulez, en obéissant à monsieur de Brevannes, sauver Bernardo, dites-vous ? C'est chose facile... Mais il s'agit de ne pas laisser échapper votre vengeance!... Andrea, je venais à vous avec du dévouement plein le cœur, disposez de moi.

ANDREA.

Vous frapperiez Luigi ?

ANGELINO.

Donnez-moi l'arme avec laquelle a été tué votre père... Vous verrez quel usage j'en ferai... Ah ! vous reconnaîtrez le sang, je vous le jure !

ANDREA.

Vous partagez donc mes haines ?

ANGELINO.

Mes sentiments se rapprochent des vôtres plus que vous ne croyez, Andrea.

ANDREA.

Merci, Angelino, vous m'avez rappelée à mon devoir !

ANGELINO.

Laissez-moi toujours veiller sur vous, Andrea, vous serez bien gardée, soyez-en sûre.

ANDREA.

Bernardo parti, c'est à vous seul que je veux me confier.

On sort de la maison.

ANGELINO.

Je serai près de vous dans toutes vos épreuves (Cloches. — On descend le cercueil et on le dépose à l'entrée de la maison.) DU CŒUR, ANDREA, les voici qui commencent.

La foule s'amasse et les groupes se forment.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, BERNARDO, DOMENICA.

DOMENICA va vers Andrea avec un cortège de femmes, et Andrea se couvrant de son voile se rend devant le cercueil. Tous défilent devant elle en jetant sur le cercueil des branches vertes. — Bernardo paraît le dernier.

BERNARDO.

Andrea, nous voici tous réunis autour de vous. Parents, amis et serviteurs, nous sommes là pour vous défendre, vous obéir et vous venger.

ANDREA.

Merci d'être venu, Bernardo. Pour accomplir ce devoir, vous risquez votre vie.

BERNARDO.

Je compte bien la risquer encore! Je le jure devant ce cercueil, tu seras vengé Matteo!

TOUS.

Nous le jurons!

ANDREA, s'exaltant.

Tu seras vengé, pauvre père!... Vous serez tous vengés, ô morts de la race des Teverano!... Merci, mes amis! Il entend là-haut vos sanglots et vos serments. (Le ciel s'assombrit et un premier coup de tonnerre roule dans la montagne.) Écoutez!... C'est le ciel qui menace à son tour... Ah! couvre-toi, ciel! Deviens sombre... porte le deuil comme mon cœur.

Tonnerre.

DOMENICA.

Écoutez-la! Elle a rendu hommage à plus d'un mort!... Elle saura rendre hommage à son père.

ANDREA s'avance en chancelant.

Oh ! Dieu m'est témoin que je le voudrais... Mais la force me manque... je ne peux pas !...

Elle tombe dans les bras de Domenica.

BERNARDO.

Qui donc dira un suprême adieu à Teverano ?

ANGELINO, paraissant.

Moi ! (A part.) Oui, dùt le ciel m'écraser, ce sera moi !

VOCERATA

ANGELINO, montrant le cercueil.

Le chêne est là, gisant à terre,  
Pourquoi cette chute et comment ?  
Est-ce le vent ou le tonnerre  
Qui l'ont abattu brusquement ?  
Sur ce sol où le sang qu'on verse  
Fermente aux feux d'un soleil d'or,  
Tout le sang de la race adverse,  
Est-il tombé comme une averse  
Pleine de semences de mort ?

TOUS, avec des gémissements.

Le maître est mort ! Le maître est mort !

ANGELINO.

Non, non ! Sous sa dépouille verte,  
Regardez-le ce tronc géant,  
L'écorce rude est entr'ouverte  
La blessure est au cœur béant,  
Regardez-la bien la saignée,  
C'est œuvre d'homme et de cognée,  
Œuvre d'adresse, œuvre d'effort,  
Œuvre effroyablement soignée !  
Amis ! Que cette œuvre de mort !

TOUS.

Le maître est mort ! le maître est mort !

ANGELINO.

Le bûcheron s'éloigne à peine,  
Est-ce pour longtemps ? Qu'en sait-on ?  
On n'a pas pu sauver le chêne,  
Qu'on prenne garde au rejeton !  
L'assassin n'est pas loin peut-être,

Veillez ! S'il alloit reparaitre  
Plus insaisissable et plus fort !  
Gardez l'enfant mieux que l'ancêtre

*Montrant Andréa.*

Veillez sur elle, amis du mort !

TOUS, à genoux.

Le maître est mort ! le maître est mort !

ANDREA, tombe à genoux sur le seuil de la maison en sanglotant.

Mon père, nous entends-tu ?

TOUS, sans voir derrière eux.

Mort à l'assassin ! Mort à Berga !...

## SCÈNE X

LES MÊMES, LUIGI BERGA.

Celui-ci apparaît par le fond dans une attitude calme, le tonnerre redouble, il fend la foule frémissante, à la lueur des éclairs il va devant le cercueil et s'agenouille de l'autre côté d'Andréa.

ANDREA.

Juste ciel ! C'est Luigi !... Que fais-tu là, malheureux ?

LUIGI.

Je prie pour le repos de ton père.

BERNARDO, aux mains du juge et du docteur.

Laissez ! laissez-moi !... Le misérable vient nous braver jusqu'ici.

LUIGI, se levant.

Je viens jurer sur ce cercueil que je suis innocent du meurtre dont on m'accuse.

ANDREA.

Sacrilège !...

LUIGI.

Et devant vous tous qui m'écoutez, cette jeune fille qui m'insulte et me croit l'assassin de son père, je proclame que je l'aime.

BERNARDO.

Berga!... Je sais que tu n'es pas un lâche. Pour faire ce que tu fais tu dois nourrir quelque effroyable dessein... Qui serait l'assassin si ce n'est toi?

LUIGI, comme prêt à parler.

Qui?... (il s'arrête.) Je ne suis pas venu pour accuser, mais pour me défendre... Me voici seul, sans armes, au milieu de vos parents et de vos serviteurs. Vous êtes cent contre un et vous pouvez me mettre en pièces... Si je mens, je suis bien infâme et je mérite cent fois la mort!... Oh! si vous ne voulez pas me croire, Andrea, par charité, frappez-moi! Arrachez-moi la vie! là! sur le cercueil de votre père... Frappez, vous dis-je, je ne me défendrai pas!

Murmures, mouvements, cris.

DE BREVANNES, au docteur.

Ils vont le tuer! Et cette fois nous n'y pourrons rien.

Tomaso se jette sur Luigi un poignard à la main.

ANDREA, le couvrant de ses bras.

Arrêtez! Que pas un de vous ne touche à cet homme!

BERNARDO.

Malheureuse!... Et ton serment? Est-ce ainsi que tu vas le tenir?

ANDREA.

Je n'ose plus! (A part.) S'il était innocent!

LUIGI.

Merci, Andrea!... Et sois sûre que je t'aiderai à trouver le meurtrier de ton père.

ANDREA; à Luigi.

Va donc, et n'oublie pas ta promesse... (Bas.) Je viendrai te la rappeler.

LUIGI.

Adieu! Souviens-toi de mon amour!...

BERNARDO, le suivant au fond.

Berga! Je te retrouverai.

LUIGI.

Ne le souhaite pas, Bernardo... Toi, tu n'es pas le frère d'Andrea.

DE BREVANNES, au docteur.

Décidément, c'est un drôle de pays que le vôtre... Vous me mènerez faire un tour là-haut.

Il a protégé la sortie de Luigi et sortent à sa suite.

ANGELINO, sortant de l'ombre, à voix éclatants.

Bernardo... vous n'auriez pas dû laisser partir cet homme... C'est lui qui a tué Matteo',..

TOUS.

Comment?

ANGELINO.

J'affirme qu'il était dans le jardin à l'heure du crime.

ANDREA.

Vous en êtes bien sûr?

ANGELINO.

Je l'ai vu!



## ACTE QUATRIÈME

### LE RAVIN DE FROSINA

Une clairière au bord du ravin. — Des rochers au travers desquels ont poussé des arbres énormes qui élèvent leurs racines hors de terre. — Au fond, un pont de troncs d'arbres jeté sur le ravin. — Dans le lointain, des sommets de montagnes.

### SCÈNE PREMIÈRE

UN BANDIT, occupé à faire rôtir un quartier d'agneau,  
puis, GERONIMO.

GERONIMO, chantant.

C'est un compagnon intrépide  
Au pied léger, au bras hardi,  
Que Felipe le beau bandit,  
Hé! hi! hé! hi!

Jamais il n'a sa gourde vide,  
Jamais rien ne manque à son sac,  
On a soin de son estomac,  
Hé! ha! hé! ha!

Quand les gendarmes sont en quête  
On sort l'avertir aussitôt,  
Pour qu'il s'en aille vite et haut,  
Hé! ho! hé! ho!

Felipe n'est point une bête,  
Sa maîtresse... à qui se fier?...  
C'est la fille du brigadier,  
Hé! hé! hé! hé!

L'écho renvoie les derniers mots. — Gerouimo entre par la droite.

UN BANDIT.

Ah ça tu vas nous attirer un de ces jours tous les gendarmes du canton sur le dos avec tes maudites chansons... On peut te suivre au son...

GERONIMO.

Bah ! Aujourd'hui c'est jour de trêve !... On doit venir dans la montagne pour nous faire des propositions... Rien que ça !... La justice traite avec nous par ambassadeur !...

LE BANDIT.

Ma foi, si l'on me propose de quitter le pays, j'accepte... La vie n'est plus tenable ici... et puis voici l'hiver qui arrive.

GERONIMO.

Nous irons en Sardaigne... et nous redeviendrons honnêtes gens.

LE BANDIT.

Avons-nous jamais cessé de l'être ?... Nous avons tué... nous n'avons pas volé !

GERONIMO.

En fait de tuer... ils ne se battent pas du tout dans la vallée, je n'entends pas un seul coup de feu... Que fait donc Bernardo ?

LE BANDIT.

Il aura joué du stylet... c'est plus sûr !...

GERONIMO.

Maintenant, on s'est peut-être embrassé...

LE BANDIT.

Bernardo était parti bien furieux... pour se rendre aux funérailles de Matteo, et s'il a rencontré Berga...

GERONIMO.

S'il l'a rencontré... j'aimerais mieux être dans la peau de Luigi que dans celle de Bernardo... Voilà mon opinion.

LE BANDIT.

Pardieu, si l'un des deux est mort, ce n'est pas Bernardo, car le voilà.

## SCÈNE II

LES MÊMES, BERNARDO, MICHAËLE, entrant par le fond  
et descendant la pente.

GERONIMO.

Eh bien ?

BERNARDO.

Eh bien !... Rien ?

LE BANDIT.

Ah !

MICHAËLE.

C'est joliment audacieux, allez, ce que Berga a fait... Il est descendu sur la place du village... pendant la cérémonie... au milieu de nous tous... et il en est sorti sain et sauf...

GERONIMO.

Qui donc l'a protégé?...

BERNARDO.

Qui?... Il faut que je l'aie vu pour le croire! Andrea! Andrea! Liguée avec l'assassin de son père, contre ceux qui voulaient le venger. Je ne sais à l'aide de quel maléfice Berga a pu rendre Andrea folle, mais je le rejoindrai, j'en jure Dieu, et alors malheur à lui!...

GERONIMO.

Tu ferais mieux de ne plus t'occuper de cette affaire-là, Bernardo. Si Andrea Teverano ne veut pas être vengé, de quoi diable vas-tu te mêler ?

BERNARDO.

Je ne veux pas que la réprobation qui déjà s'attache à elle, me flétrisse à mon tour. Savez-vous que dans le village on ne veut plus lui parler, qu'on l'évite comme une pestiférée, et que sur son passage tous les yeux se détournent... Ne pas venger son père ! Soit ! Mais protéger le meurtrier ? Quel sang a-t-elle dans les veines?...

GERONIMO. \*

Que vas-tu faire ? ..

BERNARDO.

Je vais attendre Berga... Michaela fera le guet et me préviendra... N'est-ce pas, petit?

MICHAËLE.

Certainement!... J'assisterai à la chose!... C'est ça qui sera intéressant!...

## SCÈNE III

LES MÊMES, BAPTISTE, LE DOCTEUR,  
DE BREVANNES.

BAPTISTE apparaît grimant par le fond.

Ouf!... Ah! il y a du monde!... Monsieur, c'est bien par ici... Si monsieur veut se donner la peine de monter...

BERNARDO.

C'est le domestique de ce maudit Brevannes. Si je me retenais pas, je l'enverrais faire un plongeon dans la vallée.

GERONIMO.

Garde-t-en bien, son maître a affaire à nous...

*Bernardo s'assied à l'écart couvert de son manteau ; on voit apparaître le juge, puis le docteur.*

DE BREVANNES.

Pardieu! j'ai gravi pas mal de montagnes en Suisse et dans les Pyrénées, mais je n'ai jamais suivi de chemins frayés avec autant de fantaisie.

LE DOCTEUR.

Et ce n'est rien! Vous êtes dans la partie accessible de la montagne... Le maquis est bien autre chose encore.

DE BREVANNES, regardant le paysage.

Ah ça! mais, docteur, je ne plains pas les bandits, vos protégés. Ils choisissent bien leur gîte! Peste!... Quelle vue!

LE DOCTEUR.

Ah! Dame!... Il faut bien pouvoir distinguer vos gendar-

mes à quelques centaines de mètres! (Voyant les bandits.) Mais, attention, voici mon monde...

DE BREVANNES, se retournant.

Ah! Très-bien... (Saluant.) Messieurs!...

LE DOCTEUR.

Approche, Geronimo, mon garçon. Est-ce que tu as peur?..

GERONIMO.

Peur? Ma foi non, docteur, jamais de vous... A moins pourtant que vous n'avez vos instruments...

LE DOCTEUR.

Ah! c'est pour la balle que je t'ai retirée de la cuisse, que tu dis ça... Eh bien! comment va-t-elle ta cuisse?

GERONIMO.

Elle va... (S'approchant.) Ah ça! Il n'y a pas de trahison au moins? On a laissé les gendarmes en bas? Parce que sans ça...

LE DOCTEUR.

Si vous couriez un danger, mes enfants, je ne serais pas venu avec monsieur de Brevannes!

GERONIMO.

A la bonne heure! Eh bien! Qu'est-ce qu'il nous offre, votre ami?

LE DOCTEUR.

Ça... ça ne me regarde pas... (Au juge.) A vous la parole.

Baptiste sort d'un panier qu'il a apporté une serviette qu'il étend à droite sur un rocher, puis des provisions, et se met à manger.

DE BREVANNES, à Geronimo.

Êtes-vous disposés à être raisonnables?

GERONIMO.

Ça dépendra de ce que vous entendez par là; si vous venez nous demander de tendre la main aux menottes... ce n'était pas la peine de vous déranger.

DE BREVANNES.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... je viens traiter de votre départ.

GERONIMO.

Dans quelles conditions?

Angelino entrant par la gauche. — Il voit Brevannes et se cache.

DE BREVANNES.

Les conditions que je suis chargé de vous offrir sont très-simples et très-avantageuses... Voici deux sauf-conduits. Vous descendrez à la nuit... à Montefalcone, et là, au bord de la mer, vous trouverez une barque de pêche qui vous conduira où vous voudrez, pourvu que ce soit à l'étranger...

ANGELINO, à part.

... Une barque à Montefalcone.

GERONIMO, se grattant la tête.

Nous partirons à la nuit?... Pourquoi pas en plein jour et devant tout le monde?

DE BREVANNES.

C'est pour éviter le désordre.

GERONIMO.

Mais alors on va croire que nous avons eu peur.

DE BREVANNES.

Eh bien?

GERONIMO.

C'est que ce n'est pas ça du tout!... Pour ce qui est de vos gendarmes... nous les gênons peut-être, mais eux, ils ne nous gênent pas.

DE BREVANNES.

Autrement dit vous voulez les honneurs de la guerre... Une espèce d'ovation populaire... une barque... pavoisée... aux couleurs du mâquis... Oui!... Ça ferait bien ça!... Je pourrais même réunir les gendarmes.

GERONIMO.

Pourquoi faire?

DE BREVANNES.

Pour faire la haie et vous porter les armes...

GERONIMO.

Non!... Ça c'est trop!

DE BREVANNES.

Voyons ! Soyons sérieux. Nous disons une barque, avec de l'argent, n'est-ce pas ?

GERONIMO, sèchement.

De l'argent ? Pour qui nous prend-on.

DE BREVANNES.

Pas d'argent ?... Bien ! Nous n'y tenons pas. Donc voici qui est réglé... Mais Bernardo ? Il faut le décider, c'est celui-là spécialement qui est dangereux.

GERONIMO.

Je vous conseille de ne pas lui parler. Il est d'une humeur de sanglier dérangé de sa bauge.

DE BREVANNES.

Alors, docteur, à vous la parole cette fois-ci... Il vous connaît, il vous écouterait...

LE DOCTEUR, allant à Bernardo.

Eh bien ! Bernardo !

Il lui met la main sur l'épaule.

BERNARDO, bourru.

Eh bien !... C'est monsieur de Brevannes qui vous envoie ?

LE DOCTEUR.

Oui.

BERNARDO.

Que veut-il ?

LE DOCTEUR.

Que vous quittiez le pays.

BERNARDO.

Quel intérêt a-t-il à cela ?

LE DOCTEUR.

Aucun... C'est une manie à laquelle il obéit. . Il est venu en Corse pour civiliser : il civilise...

BERNARDO.

Il veut de l'avancement ?

LE DOCTEUR.

Non. Il travaille pour l'honneur.

BERNARDO.

Eh bien !... Dites-lui qu'il aille au diable ! Que je ne quitterai le pays que quand j'aurai tué Berga. (On entend un appel au fond, il se lève brusquement.) C'est Michaela !... Maintenant ce ne sera pas long !... Tenez, réflexion faite, qu'il prépare un sauf-conduit de plus... Je serai ce soir à Montefalcone avec les autres !... Je tiens Berga...

Il sort en courant.

DE BREVANNES.

Qu'est-ce qui lui prend... Où va-t-il ?

LE DOCTEUR.

Parbleu ! Mon cher ami, puisque vous êtes venu pour civiliser... vous allez en voir de la civilisation !

DE BREVANNES.

Comment cela ?

LE DOCTEUR.

Avant un quart d'heure Bernardo et Luigi vont parlementer... à coups de fusil.

DE BREVANNES.

Par exemple !

LE DOCTEUR.

Michaela a vu Berga et il vient d'en avertir Bernardo.

DE BREVANNES.

Mais il ne faut pas les laisser faire ? A tout prix empêchons cela !... Baptiste !...

BAPTISTE.

Monsieur...

DE BREVANNES.

Suivez-moi...

BAPTISTE, serrant ses victuailles. — Avec humeur.

Sapristi ! On ne peut pas être une minute tranquille !



## SCÈNE IV

LES MÊMES, MICHAËLE, entrant par la gauche.

MICHAËLE.

Où est Bernardo ?

DE BREVANNES.

Que lui veux-tu ?

MICHAËLE.

Berga monte par le sentier de Frosina.

DE BREVANNES.

Très-bien ! Avance ici, gamin... Combien Bernardo te donne-t-il pour faire ce joli métier ?

MICHAËL.

Comment, combien ?...

DE BREVANNES.

Oui... Pour lui rabattre son gibier.

MICHAËL, indigné.

Rien du tout ! Je le fais pour le plaisir... Je suis d'ailleurs un des chevriers de Matteo Teverano...

DE BREVANNES.

Eh bien !... Écoute-moi. Andrea ne veut pas qu'on tue Luigi Berga... Il n'est point certain que ce soit lui qui ait assassiné ton maître... Donc si tu veux égarer Bernardo, de façon à ce qu'il ne rencontre pas Luigi aujourd'hui... je te donnerai...

MICHAËLE, avec convoitise.

Quoi donc ?

DE BREVANNES.

Ce que tu voudras...

MICHAËLE, avec tentation, regardant Baptiste.

Oh ! Alors, je voudrais une chose...

DE BREVANNES.

Quelle chose ?

MICHAËLE.

...Dont j'ai bien envie...

DE BREVANNES.

Parle !... Elle est à toi...

MICHAËLE.

Vrai? Eh bien! c'est la casquette dorée de votre domestique!

TOUS, riant.

Oh!

BAPTISTE, indigné.

Oh!

DE BREVANNES, gravement.

Baptiste?

BAPTISTE.

Monsieur.

DE BREVANNES.

Otez votre casquette et donnez-la à ce jeune homme.

BAPTISTE, consterné.

Monsieur veut?... Mais je vais attraper un coup de soleil!

DE BREVANNES.

Ça ne fait rien, Baptiste, vous souffrirez pour la civilisation, pour l'humanité!

MICHAËLE, ravi.

Oh! Maintenant, vous pouvez être tranquille. Berga vient par Frosina... Il ne sera pas ici avant une grande demi-heure... Je vas emmener Bernardo du côté d'Olivetto... Merci, monsieur...

Il sort en courant par la droite.

## SCÈNE V

DE BREVANNES, LE DOCTEUR, BAPTISTE  
GERONIMO.

DE BREVANNES.

Maintenant, il faut aller au-devant de Berga. Innocent

ou coupable nous devons le protéger dans l'intérêt de la justice.

LE DOCTEUR.

C'est ici qu'Andrea doit l'attendre pour lui parler. Il vient au rendez-vous.

DE BREVANNES, aux bandits.

Eh bien !... Allons à sa rencontre. (Il s'avance.) Ainsi, c'est entendu, une barque à Montefalcone !

BAPTISTE.

Si monsieur veut, je passerai devant monsieur, pour l'éclairer.

DE BREVANNES.

Non, Baptiste... Nul ne doit précéder la justice.

LE DOCTEUR, le suit.

Ce diable d'homme est enragé.

## SCÈNE VI

ANGELINO, par le fond.

Bernardo ce soir sur la route de Montefalcone... Andrea ici dans un instant. Pourquoi a-t-elle pris le chemin de la montagne ? Est-ce pour Bernardo ?... Est-ce pour Luigi ?... Elle lui a promis de le revoir... Oh ! j'assisterai à leur entrevue, comme j'ai déjà assisté aux autres !... C'est elle !

On voit paraître Andrea par la droite... Elle paraît épuisée, s'arrête, puis vient en scène.

## SCÈNE VII

ANGELINO, à l'écart ANDREA.

ANDREA, elle regarde autour d'elle et s'arrête.

C'est ici que je dois retrouver Luigi. (Elle s'assied) Je suis brisée de fatigue... La fièvre me brûle... Mais qu'est-ce que la souffrance physique auprès de la torture morale que j'endure ! Tous ils se sont détournés de moi... mes parents, mes

amis... et je suis restée seule dans ma maison en deuil! Et pourquoi? Parce qu'un instinct secret, une voix, à laquelle je ne peux pas imposer silence, crie en moi que Luigi est innocent! Et cependant s'il ne l'était pas?... Si j'avais défendu le meurtrier de mon père!... Si sa main qui a touché la mienne avait... Oh!... Ce serait horrible... Mon Dieu! qui dissiperait ce doute?... (Elle se lève.) Allons! Il faut que je le trouve... J'ai besoin qu'il me persuade.

ANGELINO, paraissant, avec douceur.

Andrea... où allez-vous ?

ANDREA.

Vous ici, Angelino.

ANGELINO.

Je vous ai suivie, Andrea... M'en ferez-vous reproche? Alors que tout le monde vous abandonne, ma place n'est-elle pas à vos côtés?

ANDREA.

Oui. Domenica et toi vous m'êtes seuls restés fidèles. Merci... J'ai bien besoin que quelqu'un veille sur moi.

ANGELINO.

Ne craignez rien. Je suis vos pas comme votre ombre. (Moitié innocent, moitié menaçant.) C'est Bernardo sans doute qui vous a priée de venir dans la montagne ?

ANDREA.

Non! C'est Luigi Berga que j'attends. Nous devons avoir une explication décisive, et monsieur de Brevannes m'a promis de m'assister.

ANGELINO, à part.

Monsieur de Brevannes! Alors il faut m'éloigner. Il suffirait d'un soupçon... (Haut.) Je puis vous laisser, Andrea; vous êtes entourée d'amis.

ANDREA.

Non!... Restez, Angelino... Je suis bien aise que vous soyez là... Et j'aurais même dû songer à vous amener... puisque c'est vous qui pouvez le mieux confondre le meurtrier.

ANGELINO.

Je suis à vos ordres, mademoiselle. Voici justement monsieur de Brevannes... (A part.) Allons! Voici l'heure décisive.

Il se couche sur un rocher à gauche.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis DE BREVANNES, BAPTISTE.

DE BREVANNES, entrant par la droite.

Baptiste, tenez-vous à l'entrée de ce carrefour et veillez à ce que nous ne soyons pas dérangés.

BAPTISTE.

Monsieur, s'il vient quelqu'un, me faudra-t-il annoncer?

DE BREVANNES.

C'est inutile. Allez! (Il va à Andrea.) Vous avez eu le courage et la force de monter jusqu'ici?

ANDREA.

Je ne sens pas ma fatigue... Et quant au courage, j'en aurai pour découvrir le coupable. Dussé-je me traîner à genoux à sa poursuite, je ferai tout pour l'atteindre!

DE BREVANNES.

Fiez-vous à moi pour cela!... Berga va venir... Nous avons dû prendre quelques mesures de prudence, à cause de votre sauvage Bernardo, qui veut le tuer, lui, sans phrase! Oh! il n'a pas de variété dans les idées, celui-là. Tuer Berga! Il ne connaît que ça.

ANGELINO, froidement.

Il a raison!...

DE BREVANNES.

Hein!... (Il prend son lorgnon et regarde Angelino; à part.) Quel est ce garçon?...

ANDREA.

C'est un de mes chevriers!... Lui seul m'est resté dévoué! Lui seul peut vous guider dans Vos recherches!

DE BREVANNES.

Ah! Voyons! Approchez, mon garçon. Que savez-vous?

ANGELINO, après un temps.

J'ai vu l'assassin!

DE BREVANNES.

Et vous n'avez pas parlé de cela ?

ANDREA.

Si !... Et publiquement.

DE BREVANNES.

Voilà comme les agents nous servent !... Et c'était Luigi Berga ?

ANGELINO.

C'était lui.

DE BREVANNES.

Et si on vous mettait en face de lui, vous soutiendriez votre dire ?

ANGELINO.

Oui ! Et lui ne soutiendrait pas mon regard !

DE BREVANNES.

Allons ! Plus moyen de douter ! Éloignez-vous un instant... Vous viendrez quand votre présence sera nécessaire.

ANGELINO, à part.

Allons ! La partie est engagée.

Il sort par le fond.

## SCÈNE IX

ANDREA, DE BREVANNES, LUIGI.

DE BREVANNES.

Andrea, tout cela commence à devenir clair d'une désolante façon... Luigi va venir... Je vous en prie, contenez-vous d'abord... Il faut que nous l'observions avec soin... un geste, un regard peuvent trahir la vérité... (Luigi, précédé de Baptiste, apparaît au fond à gauche.) C'est lui ! (Andrea réprime un mouvement. Il va à Luigi.) Enfin, vous voici.

LUIGI.

Grâce à vous, j'ai l'occasion de me justifier ! Comment vous exprimer ma reconnaissance ?

DE BREVANNES.

Nous parlerons de cela plus tard. Disculpez-vous, c'est tout ce que je vous demande.

LUIGI.

Je suis prêt... (Il s'approche d'Andrea.) Andrea, ma présence vous est pénible, je le comprends. Si je me suis hasardé à paraître encore devant vous, avant que vous soyiez certaine de mon innocence... c'est que j'avais un serment à tenir.

DE BREVANNES, à part.

C'est incroyable!... Si ce garçon-là n'est pas un honnête homme... c'est un fier gredin!

ANDREA.

Luigi, quand vous vous êtes présenté devant moi, ce matin, vous m'avez émue par votre hardiesse... J'ai été bien près de vous croire; mais maintenant, je serai plus difficile à convaincre...

LUIGI.

Eh quoi! Vous doutez de ma parole! D'où vient ce changement? Quelles apparences nouvelles se réunissent contre moi?

ANDREA.

Des apparences!... On vous a vu!

LUIGI.

Où cela? Quand?

ANDREA.

Malheureux! Faut-il que ce soit moi qui vous le dise? Quelqu'un était là, quand vous avez frappé!

LUIGI.

Quand j'ai frappé! Moi?

ANDREA.

Oui!

LUIGI.

Quelqu'un dit m'avoir vu?...

ANDREA.

Quelqu'un, qui vous accuse hantement.

LUIGI.

Qui, vous dis-je ?

ANDREA.

Angelino.

LUIGI.

Je ne connais point ce nom-là.

ANDREA.

C'est un de nos chevaliers !

LUIGI.

Venez !... Descendons au village, mettez-moi en sa présence. Ou cet homme est fou, ou il vous trahit.

ANDREA.

Je suis sûr de son dévouement...

LUIGI.

Où est-il ? Sur ma vie et sur la sienne, il faut que je le voie.

## SCÈNE X

LES MÊMES, ANGELINO.

ANGELINO.

Regarde-moi donc en face, Luigi... et soutiens mon regard si tu l'oses.

LUIGI.

Toi !... Juste Dieu ! (Il s'élançait vers lui.) C'est toi qui... (Il s'arrête avec accablement.) Malheureux ! (A part.) Je suis perdu.

DE BRÉVANNES.

Eh quoi ! Il ne trouve rien à répondre ! Il reste atterré !

ANGELINO, avec un froid sourire.

Tu me reconnais... je le vois... Allons, parle, Luigi, qu'as-tu à ajouter ?

LUIGI, d'une voix sourde.

Rien !... Laisse-moi !...



ANDREA, anxieuse.

Grand Dieu!

ANGELINO.

Défends-toi donc!

LUIGI.

Ah! Tout plutôt que le mépris d'Andrea!... Oui, je me défendrai.

ANGELINO, s'approchant et le fixant.

Eh bien, parle! Proteste de ton innocence! Sur le salut des morts! (Bas.) Tu ne peux pas parler, tu le sais bien. (Haut.) Et comment oserais-tu dire que tu n'as pas commis le crime? Est-ce que cela est possible que tu ne l'aies pas commis? Tu es le neveu de Cesare Sarpi, le seul homme de sa famille. Mais, malheureux, si tu ne l'avais pas vengé, de quel front aurais-tu soutenu le regard de Regina, la fille du mort?

LUIGI, avec rage.

Tais-toi!

ANGELINO.

Tu as raison. Je dois me taire. C'est à toi de parler, si tu as quelque chose à dire pour ta défense... Nous étions deux dans ce jardin, lui et moi! L'assassin, c'est lui ou moi! Lequel des deux, Luigi? Voyons, diras-tu que c'est moi?...

LUIGI.

Oh! Je suis à bout de forces... Laissez-moi! Laissez-moi!

DE BREVANNES, à Luigi.

Pour Dieu! regardez Andrea... Elle est terrifiée... Parlez donc...

LUIGI, allant à Andrea.

Andrea! Oh!... (Avec désespoir.) Je ne puis rien dire!... Abandonnez-moi, je suis perdu!

ANDREA, à de Brevannes avec épouvante.

Oh! emmenez-moi!... C'est lui qui a assassiné mon père!  
Elle court vers le fond à droite.

LUIGI, à de Brevannes.

Je vous en conjure, ne quittez pas Andrea d'un instant! Il y va de la vie.

DE BREVANNES, sortant, à Andrea qu'il emmène.  
Venez! Venez!

## SCÈNE XI

ANGELINO, LUIGI.

LUIGI, venant à Angelino avec une rage encore contenue.

Regina, trouves-tu que tu te sois montrée assez infâme, pour que j'aie le droit de manquer à mon serment?

ANGELINO.

Eh! que me fait ton serment, maintenant? Je t'en relève! Tu es dans mes mains comme les autres. Le délai que je t'ai fixé pour m'obéir touche à son terme... Es-tu décidé?... Partiras-tu?

LUIGI.

Je reste!...

ANGELINO, avec un mauvais sourire.

Console-toi, alors!... Ton innocence sera bientôt constatée. Demain j'aurai achevé mon œuvre, je serai loin d'ici et tu pourras relever la tête.

LUIGI, le regardant fixement.

Ton œuvre sera achevée, dis-tu? Quels projets terribles as-tu formés encore?... Andrea?... Songerais-tu à frapper Andrea?

ANGELINO, avec une joie effrayante.

Si j'y songe!...

LUIGI.

Malheureuse!...

ANGELINO.

Ah! oui, j'y songe!... C'est le rêve ardent de mes nuits, depuis que je sais que tu l'aimes! Dieu le sait, quand je suis revenue, je n'avais désigné qu'une victime pour l'expiation du meurtre de mon père. Je voulais tuer Matteo... lui seul!... Je t'ai revu. Oh! à partir de ce moment-là, ils ont été marqués tous!... Ce père que tu respectais, et cette fille que tu aimais!...

LUIGI, se maîtrisant et venant à Angelino.

Écoute, Regina... je veux être calme... Tu as tué Matteo, tu es assez vengée... Épargne Andrea! La pauvre enfant est innocente; elle ne t'a jamais fait de mal.

ANGELINO.

Tu l'aimes!

LUIGI.

Mais elle, elle ne m'aime pas.

ANGELINO.

Que m'importe! Tu l'aimes!... L'amour appelle l'amour... Elle finirait par t'aimer.

LUIGI.

Eh bien! si c'est cela que tu crains, pars donc, et je m'avouerai coupable... C'est la mort peut-être, tu le sais... la mort qui me séparera d'elle. Je suis prêt! Heureux, si ma vie peut être la rançon de la sienne.

ANGELINO, avec passion.

Eh! ce n'est pas ta mort, c'est ta vie que je veux!... Si tu savais combien je t'aime!

LUIGI, la repoussant.

Ne m'approche pas... Il me semble que tes mains sont rouges de sang!

ANGELINO, à genoux, cachant ses mains avec désespoir.

Comme tu me repousses durement! Tu dois pourtant bien sentir que je t'adore! (Avec douceur.) Écoute, si tu voulais, je pourrais redevenir bonne et douce! Il suffirait pour cela d'un regard de toi! Je t'en supplie, donne-moi le droit de redevenir à tes yeux, ce que je sens que je ne suis plus : une femme! Ne sois pas inexorable!... Tiens, vois, je supplie et je pleure!... Ah! Luigi, Luigi!... Tu partiras, n'est-ce pas? Promets-moi que tu partiras.

LUIGI.

Partir? Et avec toi!... Allons donc! Tu n'y songes pas. Mourir, soit!... Mais vivre à tes côtés?... Jamais!

ANGELINO, se dressant avec menace.

Prends garde! Juge de ce que je ferai par ce que j'ai déjà fait!

LUIGI.

Et que feras-tu, après tout?... Je défendrai Andrea contre toi! Contre tous!

ANGELINO, avec désespoir.

Oh! comme tu l'aimes!

LUIGI.

Oui! je l'aime, entends-tu, autant que je te hais!...

ANGELINO, follement.

Tais-toi!... Tu ne comprends pas ce que tu fais! La rage du meurtre me ressaisit! Si tu savais quelle volupté effroyable c'est pour moi de me venger!... Quand le père est tombé sous mon stilet, il m'a semblé que mon cœur recevait tout son sang, comme une rosée bienfaisante!... Voilà ma soif qui me reprend!

LUIGI.

Allons donc, tu es ivre de sang! Andrea n'a rien à craindre, tu ne l'approcheras pas!

ANGELINO.

Qui m'en empêchera?

LUIGI.

Moi! Et souviens-toi que tu me pousses à ce que je vais faire.

ANGELINO, se jetant devant lui.

Où vas-tu?

LUIGI.

La défendre!

ANGELINO, saisissant sa carabine.

Tu ne passeras pas...

LUIGI.

Allons, tue-moi donc!... Un meurtre de plus, qu'est-ce que cela pour toi.

ANGELINO, laissant retomber son arme.

Inutile. Regarde. Tous les abords de la vallée sont gardés, tu seras pris... et moi j'aurai le temps d'agir.

LUIGI.

Je t'accuserai.

ANGELINO.

On ne te croira pas! Tu as avoué devant monsieur de Bre-  
vannes.

LUIGI.

Qu'importe!... Je vais essayer de la sauver!...

ANGELINO.

Va!... Moi, je vais finir de la perdre!...

LUIGI, se ruant sur elle.

Infâme!... Ne crains-tu pas que je t'écrase!

ANGELINO, le bravant.

Ose donc!...

LUIGI, avec fureur, laissant retomber son bras levé.

Oh! si tu n'étais pas une femme!...

ANGELINO.

Tu te trompes, Luigi... C'est moi qui suis ce que tu devrais  
être : l'homme de la famille.

LUIGI.

Tu en es le démon!... Adieu!... Et sois maudite!

## ACTE CINQUIÈME.

---

Même décor qu'au premier acte.

### SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, DOMENICA.

BAPTISTE, il mange debout.

Ah! ça va mieux! Il n'y a rien qui creuse comme les ascensions... Plus on monte et plus dans l'estomac ça descend!... Et avec ça les émotions!... Cette pauvre mademoiselle Andrea... Je puis vous le dire, Domenica, je suis un homme fort et pas sensible!... Mais de la ramener, avec monsieur, dans un état pareil, ça m'a remué... remué!...

DOMENICA.

La pauvre enfant! Mais que s'est-il passé?

BAPTISTE.

J'en ignore... Il faut vous dire, que monsieur m'avait con-signé à distance, pendant qu'on causait dans le carrefour... Et dame, les rochers c'est pas comme les portes, on n'entend pas au travers. Mais il y avait le jeune monsieur qui demeure en face...

DOMENICA.

Luigi Berga!

BAPTISTE.

Justement. Et puis le petit noiraud... qui a l'air sournois... et qui est toujours dans les environs de mademoiselle Andrea.

DOMENICA.

Angelino...

BAPTISTE.

Va pour Angelino... Ils ont dû se dire des choses désagréables, parce qu'au bout d'un instant, mademoiselle est partie comme une affolée, suivie de monsieur qui disait : il y a quelque chose là-dessous !... Ils ont laissé les autres deux Luigi et Angelino s'expliquer, et ils sont redescendus, dame, comme ils ont pu... Mademoiselle Andrea a eu une faiblesse... nous l'avons portée... Et monsieur disait toujours dans ses dents : il y a quelque chose là-dessous !... Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir... là-dessous ?

DOMENICA.

Dieu le sait ! Oh ! ce qui tourmente Andrea, encore plus que le chagrin... c'est l'idée de découvrir l'assassin de son père.

BAPTISTE.

C'est égal ! Faut qu'elle ait une fière énergie pour penser à autre chose qu'à pleurer ! Allez donc demander à nos dames de Paris d'en faire autant ! Ah ! ouïche ! Il n'y a que de leurs maris qu'elles savent se venger... Oh ! mais dame, pour ça, elles s'y entendent !

DOMENICA.

Andrea me fait peur. Depuis qu'elle est rentrée, il n'y a pas moyen de lui tirer une parole. Elle est là, les yeux fixes, sans une larme... On sent qu'elle est dévorée par sa pensée.

BAPTISTE.

Elle a tort de se manger le sang comme ça ! Pour ce qui est d'être en sûreté ici, elle y est... Nous sommes tous là : vous, moi, monsieur, qui a déclaré qu'il ne quitterait pas la maison avant que l'affaire ait été tirée au clair... Si c'est l'idée que l'assassin n'est pas pris qui la tourmente... on le prendra, l'assassin ! Ah ! Dieu ! Quand on devrait faire venir quelqu'un de Paris pour ça !...

DOMENICA.

Le ciel vous entende ! Mais moi, je ne serai pas tranquille tant que le meurtrier sera libre.

## SCÈNE II

LES MÊMES, MICHAËLE; il entre essoufflé et se laisse tomber sur un banc.

BAPTISTE.

Tiens! Voilà le gamin... Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a donc? Pourquoi as-tu couru comme ça?

Michaële fait signe qu'on le laisse respirer.

DOMENICA.

Est-ce qu'il est arrivé quelque nouveau malheur?..

MICHAËLE.

Pas encore... mais il paraît qu'il s'en prépare... Il faut que je parle à votre maître. Je viens de la part de Luigi.

BAPTISTE.

Ah! ah! Il se rend!... Quand je vous le disais, qu'avec quelques gendarmes...

MICHAËLE.

C'est bon pour d'autres que Luigi vos gendarmes... Ça n'est pas lui qui a fait le coup.

BAPTISTE.

Vrai!... Voilà une chose qui ferait plaisir à monsieur...

MICHAËLE.

Eh bien! alors... courez donc le prévenir... Je suis venu tout d'une course par le ravin. J'en ai perdu votre belle casquette, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Ça, c'est bien fait... Ah! voilà monsieur!

## SCÈNE III

LES MÊMES, DE BREVANNES, LE DOCTEUR.

DE BREVANNES.

Que se passe-t-il?



BAPTISTE.

Je me suis permis de déranger monsieur... C'est que le gamin vient d'arriver comme un cheval de course, avec des nouvelles qui, j'ose le dire...

DE BREVANNES.

Assez ! (A Michele.) Parle, toi, petit...

MICHAËLE.

C'est Luigi qui m'envoie... Il paraît qu'il sait des choses, qu'il ne peut expliquer qu'à vous seul... Il s'agit, paraît-il, de la vie de mademoiselle Andrea... Il a essayé de descendre jusqu'au village, mais il a été reçu par les gendarmes à coups de carabine... Alors il m'a dit : Cours, ne sois pas plus d'une demi-heure, et ramène ici monsieur de Brevannes... Je lui dirai qui est l'assassin de Matteo Teverano et je l'aiderai à prévenir de nouveaux crimes. Alors j'ai couru tant que j'ai eu de forces... et me voilà...

DE BREVANNES, très-agité.

Tu es un brave enfant ! Quand je disais qu'il y avait quelque chose là-dessous... Luigi est innocent ! Pauvre garçon !

LE DOCTEUR.

Quel parti allez-vous prendre ?

DE BREVANNES.

Il est tout indiqué ! Je m'en vais aller retrouver Luigi ! Quel est le chemin le plus court pour se rendre près de lui ?

MICHAËLE.

Le ravin de Frosina nous fera gagner une heure...

DE BREVANNES, à Michele.

Auras-tu encore assez de jambes pour me conduire ?

MICHAËLE.

Oh ! moi, pour savoir la fin de l'affaire, je retournerais là-haut sur les mains !

DE BREVANNES.

Eh bien ! en avant alors !

LE DOCTEUR.

Comment, sérieusement, vous voulez ?...

DE BREVANNES.

Dame ! Il le faut !

LE DOCTEUR.

Mais il fait nuit !... Dans les rochers vous risquez de vous casser le cou !...

DE BREVANNES.

Bah ! Grâce à vous, j'y suis fait à vos sentiers de chèvres.

LE DOCTEUR.

Et vos gendarmes ?

DE BREVANNES.

Eh bien ! mes gendarmes ?

LE DOCTEUR.

Ils ont reçu l'ordre de ne laisser passer personne.

DE BREVANNES.

Mais moi ?

LE DOCTEUR.

Eh ! mon ami, la nuit, à portée de fusil, si vous croyez qu'ils iront distinguer un honnête homme d'un bandit... Une balle est vite envoyée, vous savez...

DE BREVANNES.

Ah ! je m'en soucie bien. Va, petit...

LE DOCTEUR.

Au moins s'ils vous crient : Qui vive...

DE BREVANNES.

Je répondrai : Allez au diable !

LE DOCTEUR.

Aux gendarmes ?

DE BREVANNES.

Et à vous aussi...

LE DOCTEUR.

Ce qui peut vous arriver de mieux, c'est qu'ils vous arrêtent.

DE BREVANNES.

Je voudrais voir ça... (A Michale.) Donne-moi ton fusil, morbleu !... Et le premier qui...

LE DOCTEUR.

Allons, bon!... Vous voulez aussi aller peupler le maquis, un de ces jours!

DE BREVANNES.

De quoi vous plaignez vous?... Je ne vous emmène pas.

LE DOCTEUR.

Ah! mais pardon. C'est que je viens, moi! J'ai chargé d'âmes avec vous, grand enfant!

DE BREVANNES.

Touchez là, docteur, et en route!... Baptiste, et vous Domenica, ne quittez pas la maison. Je laisse Andrea à votre garde.

BAPTISTE.

Monsieur peut être tranquille!... Pour venir faire un mauvais coup ici, il faudrait être audacieux!... J'y suis!

Ils sortent par le fond. -- La nuit vient.

## SCÈNE IV

BAPTISTE, DOMENICA, puis ANDREA.

BAPTISTE.

Quand je pense que j'ai connu monsieur se réveillant à midi et déjeunant dans son lit, prenant une voiture pour aller de la place de la Bourse à la rue de la Chaussée-d'Antin!... Et que le voilà, après avoir marché toute la journée, qui, à la nuit, repart dans la montagne! Est-il étonnant? Lui qui justement était venu dans ce pays-ci pour se reposer!

DOMENICA.

Allez! C'est un brave homme que votre maître.

BAPTISTE.

Parisien! Tout bon ou tout mauvais! Moi aussi, je suis de Paris... né à Montmartre!... Vous ne connaissez pas ça vous, Domenica... C'est comme ici... une montagne! Seulement, il n'y a pas de rochers, il n'y a que des cafés! C'est plus rafraîchissant!

DOMENICA.

Chut ! Voici Andrea...

*Entre Andrea lentement par la droite.*

BAPTISTE.

Pauvre demoiselle!... Non ! Vous savez, ça me fait mal, j'aime mieux m'en aller... Je vais monter la garde à la porte.

*Il sort par la gauche.*

## SCÈNE V

DOMENICA, ANDREA.

*Andrea reste assise, pâle et muette, les yeux baissés.*

DOMENICA.

Ma sœur, ma chère sœur !

ANDREA.

Domenica, pourquoi ces messieurs m'ont-ils quittée ? On les a appelés... Qui donc cela ?...

DOMENICA.

Monsieur de Brevannes a dû sortir pour donner quelques ordres... Il a promis de se hâter pour revenir près de vous. Le docteur l'a accompagné.

ANDREA.

Bien!...

*Elle retombe dans son mutisme.*

DOMENICA.

Andrea, parlez-moi, ne restez pas ainsi silencieuse... Il ne faut pas que vous pensiez... Cela vous fait trop de mal... Répondez-moi, je vous en prie... Vous savez combien je vous aime... Nous avons grandi ensemble, et je suis restée près de vous, quand votre pauvre mère...

ANDREA, avec émotion.

Ma mère!... (D'une voix sourde.) Ah ! que les morts sont heureux!... (Elle fait un effort.) Mais il ne faut pas oublier les vi-

vants... Tu tombes de fatigue, ma pauvre Domenica... Voilà deux nuits que tu ne t'es pas couchée... va te reposer...

DOMENICA.

Je ne veux pas vous laisser seule...

ANDREA.

Hélas! Tu sais bien que je suis seule, même quand il y a du monde autour de moi. Va, Domenica, va te reposer.

DOMENICA.

Je vous obéis... puisque vous l'exigez... Mais laissez-moi auparavant fermer cette fenêtre... L'air de la nuit est froid... et vous tremblez la fièvre...

ANDREA.

Non! Laisse! Cet air rafraîchit mon front qui brûle... Il me fait du bien!... Bonsoir, Domenica... Va sans inquiétude...

Domenica sort par la droite.

## SCÈNE VI

ANDREA, seule.

Oui, bien décidément, ceux qui sont le plus à plaindre, ce ne sont pas ceux qui s'en vont! (Elle passe la main sur son front, avec douleur.) J'ai tout perdu à la fois : ceux que j'avais aimés dans le passé, celui que je comptais aimer dans l'avenir... Me voilà seule et sans défense... (Elle reste silencieuse, puis tout à coup se relève et prête l'oreille.) Qu'est-ce que cela? Il me semble qu'on a marché dans le jardin... (Elle se redresse effrayée et écoute.) Oui... Je ne me trompe pas!... Quelqu'un est là!... (Avec épouvante.) Dieu! Si c'était celui de l'autre nuit!... J'ai peur!... Et cependant je voudrais voir... Il faudrait aller à cette fenêtre... Ah! que le ciel me garde! J'irai... (Elle s'approche dans un rayon de lune. — Avec un cri de joie.) Dieu merci! C'est Angelino!

## SCÈNE VII

ANDREA, ANGELINO.

ANGELINO, il entre par la porte vitrée de fond.

Seule ainsi ?

ANDREA.

Oui... J'ai forcé Domenica à se reposer.

ANGELINO.

Quoi ! Personne ne veille sur vous?... Quelle imprudence, Andrea, quand il y a tant de malheurs dans l'air !

ANDREA.

Qu'importe ! Je ne crains plus pour ma vie... On peut me la prendre maintenant, je bénirai la mort !

ANGELINO.

Ne l'appellez pas, Andrea ! Elle pourrait vous entendre !.. Barrez-lui plutôt la route. Qui sait si elle ne marche pas déjà vers vous. (Il va pousser le verrou furtivement, puis il ferme les volet de la porte du fond. — Il ouvre la porte de gauche.) Il y a là un homme ?

ANDREA.

Le domestique de monsieur de Brevannes...

ANGELINO.

Il dort, lui aussi !.. (Venant près d'elle, et avec un accent étrange.) Décidément, vous êtes mal gardée, Andrea.

ANDREA, le regardant.

Mon Dieu, comme vous avez dit cela ?...

Un temps.

ANGELINO.

De quoi vous étonnez-vous ? Qu'il y ait de l'âpreté dans ma voix ? Il y a bien autrement d'amertume dans mon cœur... Je vois que vous souffrez, je sens que vous ne pourriez souffrir davantage !.. (Avec un accent profond.) Et chacune de vos tortures me répond là !..

ANDREA.

Ah ! Si vous comprenez ce que j'endure, alors ne me quittez pas ! C'est sur vous seul que je compte comme sur un frère... Tous les autres sont des indifférents ! Luigi mérite ma haine ! Vous seul, vous savez me rattacher un peu à la vie. Je ne sais quelle influence vous possédez sur moi, mais je suis prête à vous obéir aveuglément. Écoutez ! Tout le monde me conseille de partir : accompagnez-moi. Ici, je ne me sens entourée que de trahisons, de crimes... Cette maison sue le sang et l'agonie ! Emmenez-moi d'ici ! Partons !

ANGELINO s'approche et la regarde fixement. — Andrea recule lentement et il marche vers elle à petits pas en la fascinant.

Partir ! Quitter cette maison où tu trembles, où tu pleures, où tu agonises !... Quitter ce pays loin duquel tu te reprendrais peut-être à vivre, à aimer, à être heureuse !... T'em-mener vers la vie, quand tu es au seuil de la mort ! (Avec un accent terrible.) Allons donc ! Il faut rester, Andrea... pour souffrir, pour pleurer et pour mourir !

ANDREA, épouvantée.

Oh !... Qui donc es-tu ?

ANGELINO.

Qui je suis ? La fille de Césare Sarpi, assassiné par les tiens ! Et c'est moi qui ai tué ton père !

ANDREA, affolée, courant autour de la salle comme pour chercher une issue. Mon Dieu !

ANGELINO, la suivant.

Oh ! mon rêve ! Mon rêve est accompli ! Bernardo m'a tué mon père, j'ai tué le tien ! Toi tu m'as volé l'amour de celui que j'aimais ! Tu ne seras pas à lui, je te le jure !... (Il la saisit et l'arrête. — Elle tombe à genoux, — écrasée par l'épouvante.) Vois-tu ce poignard, il servira pour tous les Teverano... Te voilà anéantie, les yeux hagards... Voyons !... Qu'est-ce que je vais bien te prendre ? Est-ce ta vie ou est-ce ta raison ?

ANDREA, à genoux.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Ayez pitié de moi.

Elle se prend la tête à deux mains.

ANGELINO, le stylet en main.

Tu n'as rien à espérer ! Rien à attendre ! Le ciel est sourd ! Luigi est loin et nous sommes seules ! Je puis te torturer à

mon aise... Tu m'appartiens, entends-tu? Tu es ma proie! Écoute, Andrea... Le sang qui rougit encore le plancher, c'est celui de ton père!... Cette main qui te menace... c'est celle qui l'a poignardé!

ANDREA, se relève éperdue, fait un bond et met la table entre elle et Angelino. — Elle aperçoit un couteau et le saisit avec un cri de joie furieuse.

Ah! Une arme!... Je me retrouve enfin! Teverano contre Sarpi. (Brandissant le couteau.) Tu m'as tué mon père, je vais essayer de le venger! Approche!

ANGELINO, renversant la lampe; — obscurité.

C'est ce que nous allons voir! (La lune se dégage et éclaire la scène par places. — Andrea et Angelino tournent et se cherchent dans cette demi-obscurité. — On entend des cris au dehors.) Ouvrez! Ouvrez! (La fenêtre s'ébranle, les carreaux volent en éclats. — Andrea et Angelino se pressent corps à corps, puis se séparent. — Angelino reprend haleine, replie sur lui-même.) Entends-tu? Ils essayent de venir à ton secours... Ils arriveront trop tard... La lune se dégage... C'est comme l'autre soir, quand j'ai frappé ton père!

ANDREA, avec rage.

Ah! (Elle prend Angelino à la gorge et la traîne devant la fenêtre du fond) C'est là que tu l'as tué, n'est-ce pas?

VOIX AU DEHORS.

Ouvrez! Ouvrez!

ANGELINO.

Oui! Et c'est là que tu vas mourir!

Il renverse Andrea et la met sous son genou.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUIGI, entrant d'un bond par la fenêtre.

LUIGI.

Pas encore!

Il repousse Angelino et lui arrache son stylet.



ANGELINO.

Luigi!

LUIGI.

Je t'avais bien dit que je la sauverais...

ANGELINO.

Oh! Sauvée! Et sauvée par lui!

*La porte du fond cède sous les efforts.*

## SCÈNE IX.

ANGELO, ANDREA, LUIGI, DE BREVANNES,  
LE DOCTEUR, DOMENICA,  
BAPTISTE, MICHAËLE, SERVITEURS.

LUIGI.

Regina, tu as voulu me prendre mon honneur et ma vie; cela je pourrais te le pardonner, mais tu t'es acharnée sans pitié contre Andrea... Entre elle et toi, je le sens bien, c'est une lutte à mort! C'est toi qui as engagé cette horrible partie, tu as perdu, il faut payer...

ANGELINO.

Tu as raison, frappe.

ANDREA.

Oh! C'est horrible! Luigi, au nom de mon père, épargnez-la...

LUIGI, hebant Angelino.

Vous le voulez? Relève-toi donc, Regina, et pars... Andrea vient de te sauver...

ANGELINO, avec une rage folle.

Sauvée! Je serais sauvée par elle que je hais du plus pro-

fond de mon âme!... Je vivrais pour te savoir près d'elle, aimé d'elle, heureux par elle! Oh! mille morts plutôt! (se tournant vers ceux qui l'entourent.) Écoutez tous, c'est moi qui ai tué Matteo Teverano. (Murmures d'horreur.) Andrea, mon père est vengé... Luigi, tu me hais... je n'ai plus qu'à mourir... (Elle se frappe et tombe.) et je meurs!...

FIN